

# INSTRUCTION CATHOLIQUE,

PAR DEMANDES ET PAR REPONSES,

SUR LES DROITS

DE L'AUTEL ET DU TRONE.

Où l'on prouve la Vérité des Principes combattus  
par les Auteurs de la Revolution de FRANCE.

---

Par M. D. P. S. D. M. & C. D. P.

---

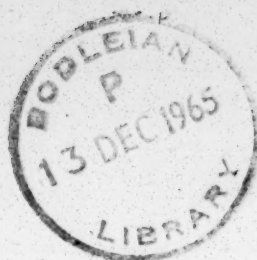
Erit enim tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt ;  
sed ad sua desideria coacervabunt, sibi magistros pruri-  
entes auribus.

2 TIM. c. iv. v. 3.

---

WINCHESTER.

1795.





---

## P R E F A C E.

---

LES Auteurs de la Révolution de France, pour exécuter le projet qu'ils avoient conçu de proscrire le Christianisme et d'abolir la Monarchie, ont à la fois attaqué les droits de l'Autel et du Trône, et tâché de persuader au peuple qu'il étoit libre de se donner, d'un côté des guides dans les voies du salut, et de se choisir de l'autre des chefs dans l'ordre politique.

Peu contents de persécuter de la manière la plus injuste, la plus tyrannique et la plus barbare, tous ceux qui avoient le courage de rester attachés à leurs devoirs, ils ont inondé le Royaume de libelles, tous plus insidieux et plus pervers les uns que les autres, dont le seul but étoit d'accréditer et de propager la séduction. Tantôt ils ont attaqué l'Autel et calomnié ses Ministres, afin de les avilir dans l'esprit des gens crédules ; tantôt ils ont attaqué le Trône, calomnié le Monarque et les partisans de la Monarchie, afin de bouleverser l'Empire. Quiconque s'est montré fidèle à *Jésus Christ* et à César, les a eu pour

oppresseurs acharnés : en tout ils ont employé la mauvaise foi, la perfidie, le parjure et le mensonge : c'est par ce moyen qu'ils sont venus à bout de faire tomber tant d'infortunés Ecclesiastiques, dont nous pleurons la chute, et d'égarer tant de Chrétiens, dont nous espérons le retour.

L'Objet de cet ouvrage est de mettre sous les yeux du public ces principes vrais, lumineux et invariables, qui, pendant quatorze cens ans, ont soutenu la France, et l'avoient rendue la plus belle, la plus ancienne et la plus florissante Monarchie de l'Europe.

1. On l'a rédigé par Demandes et par Réponses ; parce que cette méthode simple rend les principes plus familiers et plus sensibles, et les met plus à la portée du grand nombre.

2. On a plus ou moins développé les principes dans les réponses, selon que le besoin de la multitude a paru l'exiger ; et c'est pour cela que l'on a cru devoir quelquefois sacrifier la précision à l'utilité. Des réponses trop concises n'auroient pas été généralement saisies ; or, comme on a écrit pour le peuple, il a fallu le mettre dans le cas d'appercevoir la vérité.

3. On n'a rien négligé pour rendre les citations exactes, afin que chacun puisse vérifier à loisir dans les sources ; et si l'on en a produit beaucoup de Latines, c'est que l'on a voulu rapporter les expressions des auteurs mot pour mot, afin que dans une matière de cette importance, tout Catholique instruit puisse s'assurer par lui-même, si on les a prises dans leur sens propre et naturel.

D'ailleurs, beaucoup d'Ecclésiastiques se procurent cet ouvrage ; or dans un tems, où presque tous nos livres ont été livrés aux flammes, on a cru entrer dans leurs vûes en leur présentant ici des autorités probantes, qu'ils ne seront plus à portée de puiser dans les sources, si leur bibliothèques, composées des mêmes auteurs exacts, d'où ils font tirées, font du nombre de celles, que la méchanceté a fait enlever, piller ou bruler.

4. On montre dans la première partie, que l'Eglise a reçu de Jesus-Christ, une forme de gouvernement, qu'il n'est en son pouvoir ni de changer, ni même d'altérer ; elle en est en effet dépositaire, et non pas propriétaire ; elle doit conserver soigneusement ce que Jesus-Christ lui a confié.

5. On montre dans la seconde partie, que l'autorité des Rois vient de Dieu, et que résister aux Rois, c'est résister à l'ordre établi par Dieu même.

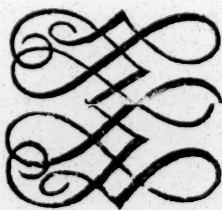
Jesus-Christ, après nous avoir enseigné que l'une et l'autre autorité, l'autorité Spirituelle et l'autorité Temporelle, sont deux autorités distinctes qui émanent de Dieu et non des hommes, nous soumet sans réplique à leur empire, lorsqu'il nous dit : "Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu." Renoncer à ces principes, c'est abjurer le Christianisme et renoncer au Ciel.




## AVIS DE L'ÉDITEUR AUX CATHOLIQUES.

L'AUTEUR, pour des raisons de pure circonstance, s'est contenté de mettre les lettres initiales de son nom ; mais nous assurons les Catholiques, si souvent trompés par des productions anonymes, que l'ouvrage que nous leur présentons aujourd'hui, fera, dans le tems convenable, publiquement avoué par son auteur.

Nous aurons seulement la satisfaction de dire avec certitude, qu'il est imprimé pour seconder les louables intentions de Prélats illustres, qui se proposent d'en recommander, par un Mandement, la lecture à leurs Diocésains ; et nous ajoutons en outre, qu'au moment de l'impression, plus de douze cens Ecclésiastiques Catholiques, et tous exilés pour la foi, ont souscrit pour s'en procurer des exemplaires.








# INSTRUCTION CATHOLIQUE,

SUR

## LES DROITS DE L'AUTEL ET DU TRONE.

Divisée en deux Parties.

Duo quippe sunt, quibus principaliter mundus regitur,  
Auctoritas Sacra Pontificum et Regalis Potestas. PAP.  
GELAS. *Epist.* 3. ad ANASTAS. IMPER.



### PREMIERE PARTIE.

#### SUR LES DROITS DE L'AUTEL.

CHAP. I.

#### DE L'EGLISE.

D. *QU'est-ce que l'Eglise ?*

R. Le mot *Eglise* dérive d'une expression Grecque, qui veut dire *Assemblée, Congrégation, Société*. Il se prend en différens sens : tantôt il se prend pour le corps de l'Eglise en général ; et c'est dans ce sens que le prend St. Paul, lorsqu'il nous dit que " J. C. est le chef du corps de l'Eglise." *Ipsè est caput corporis Ecclesiæ.* [COLLOSS. I. v. 17.] Tantôt il se prend pour le corps des Pasteurs auxquels il appartient d'enseigner, de reprendre et de corriger ; et c'est dans ce sens que le prend J. C. lorsqu'il dit, que " celui qui n'écoute pas l'Eglise doit être regardé comme un payen et un publicain."

*Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* MATT. 18. v 17. Quelquefois il se prend pour l'Eglise d'une Province ou d'un Royaume ; et c'est dans ce sens qu'on dit *l'Eglise d'Afrique, l'Eglise de France, l'Eglise d'Espagne, &c.* D'autrefois il se prend pour un Diocèse en particulier ; et c'est dans ce sens que l'on dit *l'Eglise de Lyon, l'Eglise de Rouen, l'Eglise de Bayeux, &c.* Le mot, *Eglise*, enfin se prend pour le lieu où s'assemblent les Fidèles ; et c'est dans ce dernier sens que l'emploie le Vulgaire, pour désigner le Temple où ceux de telle ou telle Paroisse exercent le culte solennel qu'ils rendent à Dieu. Or nous prenons ici le mot, *Eglise*, en tant qu'il désigne la société des Fidèles considérée collectivement avec les Pasteurs qui les dirigent ; et dans ce sens nous répondons que l'Eglise est la *Société des Fidèles qui font profession de la même Foi et participent aux mêmes Sacremens, sous l'autorité des Pasteurs légitimes, dont le Chef visible est le Pape, Evêque de Rome, Successeur de S. Pierre et Vicaire de J. C. sur la terre.*

D'après cette définition, il est facile de distinguer ceux qui sont de l'Eglise d'avec ceux qui n'en sont pas. Elle comprend trois parties, la profession de la même Foi, la participation aux mêmes Sacremens, l'obéissance aux Pasteurs légitimes, dont le Chef visible est Notre S. Pere le Pape.

1°. Les Juifs et les Infidèles ne sont pas de l'Eglise : n'ayant point été baptisés, ils n'appartiennent point à la Société des Fidèles. 2°. Les Hérétiques publics ne sont plus de l'Eglise : ils ont cessé de professer la même foi, et l'Eglise les a retranchés de son sein pour leurs erreurs. 3°. Les Catéchumènes, c'est-à-dire, ceux que l'on prépare au Baptême, et les Excommuniés ne sont pas de l'Eglise ; quoiqu'ils professent la même Foi, ils ne participent point aux mêmes Sacremens. 4°. Les Schismatiques, dont le Schisme est manifeste, ne sont plus de cette Société sainte : il est bien vrai qu'ils professent la même Foi, et qu'ils participent aux mêmes Sacremens ; mais ne reconnoissant point l'autorité des

Pasteurs légitimes, et vivant entièrement séparés du S. Siège, ils ne sont plus membres de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine.

*D. Quelles personnes sont donc de l'Eglise ?*

*R.* Ce sont les personnes, qui ayant été baptisées, font profession de la Foi Catholique sous l'obéissance des Pasteurs légitimes, et ne sont point séparées par l'Excommunication.

*D. Les pécheurs, c'est-à-dire, les Fidèles qui ont perdu la grâce sanctifiante par le péché, sont-ils de l'Eglise ?*

*R.* Ils sont du corps de l'Eglise, parcequ'ils y tiennent par les liens extérieurs de la profession de la même Foi, de la participation aux mêmes Sacremens, et qu'ils vivent sous l'obéissance des Pasteurs légitimes ; mais ils ne sont, par défaut de Charité, qu'imparfaitement de l'âme de l'Eglise ?

*D. Que faut-il pour être parfaitement de l'âme de l'Eglise ?*

*R.* Il faut, outre les liens extérieurs qui nous y attachent, être doué de la grâce sanctifiante, animé du même esprit, soumis au même Chef invisible, et vivre dans la communication des biens spirituels.

*D. Combien y a-t-il de sortes d'Eglises ?*

*R.* Parlant à la rigueur, il n'y en a qu'une seule et véritable ; néanmoins les Théologiens en distinguent Trois, qui sont comme ses trois États différens : 1°. L'Eglise Militante, qui est celle que nous voyons exister sur la terre. 2°. L'Eglise souffrante, qui existe dans le purgatoire. 3°. L'Eglise Triomphante, qui existe dans le Ciel, et se trouve composée des Bienheureux, qui régneront avec J. C. dans la gloire.

*D. Y-a-t-il une règle sûre pour distinguer la véritable Eglise de toute espèce de sectes, qui voudroit réclamer ce beau nom ?*



R. On peut la distinguer et la connoître par ses Caractères et ses Propriétés.

Ses Caractères sont l'Unité, la Sainteté, la Catholicité, l'Apostolicité ; nous les trouvons exprimées dans le Symbole, qu'elle chante en célébrant nos Saints mystères : *Unam, Sanctam, Catholicam, Apostolicam.*

Ses Propriétés sont la Visibilité, l'Indéfectibilité, l'Infaillibilité. Elles sont renfermées dans ces paroles de J. C. à ses Apôtres : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi* ; “ je serai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.”  
MATTH. C. 28. V. 20.

En effet, s'il promet à ses Apôtres d'être avec eux jusqu'à la fin du monde, c'est pour perpétuer et propager l'ouvrage qu'il avoit commencé : or le but de cet ouvrage étoit, et sera dans tous les tems, d'opérer la conversion du genre humain, et d'attirer tout à lui, selon cette parole, que nous lisons dans l'Evangile : “ Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.” *Et ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum.* JOAN. C. 12. V. 32. Mais pour le faire avec succès, et pour que les peuples puissent aller à lui, il faut qu'ils aient un centre sensible et commun qui les rassemble, autrement ils seroient comme des brebis errantes, sans savoir de quel côté ils devroient tourner leurs pas. Son Eglise doit donc être visible, et s'il promet d'être avec elle “ tous les jours jusqu'à la fin du monde,” ce n'est point pour se cacher, mais pour se manifester. La visibilité est donc renfermée dans ces paroles : *Ecce ego.* . . . . 2° Il promet d'être avec elle *jusqu'à la fin* du monde ; elle doit donc exister “ jusqu'à la fin des tems ;” car cette assistance présuppose son existence. Elle est donc indéfectible, ou perpétuelle. 3° Enfin il promet d'être avec elle “ tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.” Conduite par un tel chef, elle ne pourra donc jamais errer ; elle est et sera donc toujours réellement infaillible, soit assemblée, soit dispersée. La Visibilité, l'Indéfectibilité, l'Infaillibilité sont conséquemment ren-



fermées dans cette promesse de J. C. à ses Apôtres :  
*Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consumma-*  
*tionem sæculi.*

D. L'Eglise Romaine peut-elle se glorifier de réunir en sa faveur ces Caractères et ces Propriétés ?

R. Elle le peut avec justice : elle présente en effet les Caractères propres à la véritable Eglise.

1<sup>o</sup> Elle présente l'Unité : elle est Une par l'unité de sa Foi, *una fides* ; EPH. c. 4. v. 5.—par l'unité de sa doctrine, qu'elle tient de J. C. et des Apôtres, et dont la certitude lui est garantie par la tradition constante des S. Docteurs. Elle est Une par l'union de tous ses membres sous un même Chef invisible, qui est J. C. et sous un même Chef visible, qui est le Souverain Pontife. Enfin Elle est Une par l'Unité de son esperance : *Vocati estis in unâ spe vocationis vestræ.* IBID.—et des biens spirituels qu'elle possède.

2<sup>o</sup> Elle est Sainte par J. C. son Auteur, qui est Saint et la Source de toute Sainteté, par sa doctrine qui est Sainte et qui le fera toujours, par la Sainteté des Sacremens qu'elle administre, par les Saints enfin qu'elle renferme dans son sein, et qu'elle y renfermera toujours à l'exclusion de toutes les autres sociétés qui se disent Chrétiennes.

3<sup>o</sup>. Elle est Catholique, c'est-à-dire, qu'elle n'est bornée ni par les tems ni par les lieux. Elle n'est point bornée par les tems, puisqu'elle doit exister jusqu'à la fin du monde : *Usque ad consummationem sæculi.* Elle n'est point bornée par les lieux, puisque Jesus-Christ envoya ses Apôtres vers toutes les nations, sans en excepter aucune : *Euntes docete omnes gentes.*

4<sup>o</sup>. Elle est Apostolique, tant parce qu'elle croit et enseigne ce qu'ont crû et enseigné les Apôtres, que parce que ses pasteurs sont par une suite non interrompue les vrais et légitimes Successeurs des Apôtres. Pie VI. actuellement assis sur le Siege de Rome, remonte de Pape en Pape jusqu'à S. Pierre et par S. Pierre à Jesus-Christ. “ Ils laisseront après eux des héritiers, dit le cé-

*lébre Bossuet en parlant des Apôtres*, ils ne cesseront de se substituer des Successeurs les uns aux autres, et cette race ne finira jamais." INSTR. PASTOR. SUR LES PROMESSES DE L'EGLISE, L'AN 1700. N° 6. Toute société, qui ne réunit point ces quatre differens caractères, n'est certainement point cette véritable Eglise fondée par Jésus-Christ, étendue et propagée par les Apôtres.

D. *Votre réponse est satisfaisante pour les Caractères, mais elle ne dit rien des Propriétés.*

R. Les Propriétés de l'Eglise sont au nombre de Trois, avons nous dit : la *Visibilité*, la *Perpétuité* ou l'*Indéfectibilité*, et l'*Infailibilité* ; or l'Eglise Romaine les présente avec avantage.

1°. La *Visibilité* : Il a existé dans tous les siècles une succession visible de Pasteurs et une Société visible de Fidèles Catholiques. Leur existence fut si authentique dans tous les siècles, que, si du tems de S. Augustin, par exemple, on demandoit s'il y avoit des Catholiques, dans quel lieu et dans quel endroit ils se réunissoient, on répondoit qu'il y en avoit, et on montrait aussitôt le lieu de leur assemblée. On nommoit les Pasteurs ; on désignoit les simples particuliers qui étoient membres de cette Communion. Mais ce qui est plus marquant encore, c'est que Rome et différens Royaumes ont toujours conservé cette Religion comme dominante. Elle n'a donc jamais disparu : mais elle a toujours été visible aux yeux de ceux qui ont voulu la regarder.

2°. Elle présente l'*Indéfectibilité* ou *Perpétuité*. Jamais cette chaîne de Pasteurs, descendant des Apôtres jusqu'à nous, n'a été interrompue, ni jamais cette Société de Fidèles Catholiques n'a été éteinte. Persécutée dans un Royaume elle a été obligée d'y interrompre ses solemnités, il est vrai ; mais elle a toujours conservé des membres fidèles, que rien n'a pu ébranler ; et d'autres Royaumes Catholiques conservant toujours la même Foi, la même Religion, ont présenté une Eglise perpétuellement existante. On peut seulement conclure, que, semblable à l'astre du jour qui éclaire successivement dif-

férentes parties du monde, elle a de même successive-  
ment éclairé des contrées différentes.

“ L'Eglise est établie sur le fondement des Apôtres  
et des Prophètes, et sur la pierre angulaire qui est J.C.”

EPH. C 2. V. 20.

“ Les vents souffleront, dit M. Bossuet, les tempêtes  
“ ne cesseront de s'élever, l'Enfer frémissa par toutes  
“ fortes de tentations, de persécutions, d'impiétés,  
“ d'hérésies, sans qu'elle puisse être ébranlée ni sa  
“ succession visible interrompue d'un moment ; c'est ce  
“ qu'on verra toujours de ses yeux, et un objet si mer-  
“ veilleux ne manquera jamais aux fidèles.” INSTR.  
PAST. déjà citée.

3°. On ne peut lui contester l'Infaillibilité. Jusqu'à  
ce jour elle a constamment fait ce qu'elle fera jusqu'à  
la fin du monde : elle a repoussé toute espèce d'erreur,  
toute espèce de nouveauté, et son inébranlable fermeté  
sur ce point est la vraie cause des violentes persécutions  
qu'elle a éprouvées dans les différens siècles : toutes ces  
tempêtes se sont dissipées les unes après les autres, et ont  
servi seulement à prouver que l'Eglise est, selon que le  
dit l'apôtre S. Paul, la colonne et l'appui de la vérité.  
*Columna et firmamentum veritatis.* I TIM. C. 3. V. 15.

D. Ne pourroit-on pas dire que Jésus-Christ a laissé aux  
hommes la liberté de suivre différentes Eglises, différentes  
Religions, comme il leur a laissé la liberté de suivre diffé-  
rentes sortes de gouvernemens politiques ?

R. Non : il n'en est pas ainsi : en effet Jésus-Christ vi-  
vant sur la terre, déclara que son Royaume n'étoit pas  
de ce monde, et ne toucha point aux loix constitutives  
des Etats et des Empires ; et les Apôtres formés à son  
école laissèrent les Grecs se gouverner selon les loix  
Grecques, et les Romains selon les loix Romaines ; mais  
pour la Religion, Jésus-Christ prononça bien différem-  
ment ; il dit qu'il étoit venu réunir les peuples, afin qu'il



n'y eût plus qu'un troupeau et un pasteur. *Unum ovile et unus pastor.* JOAN. C. 10. v. 16. Il fit connoître à ses Apôtres, qu'ils devoient lui demeurer attachés, comme le sep demeure attaché à la vigne, parceque sans lui, ils ne pouvoient porter aucun fruit : il demanda au Père Céleste, non seulement pour ses Apôtres, mais encore pour tous ceux qui devoient croire en lui, " qu'ils demeurassent parfaitement unis entre eux, comme lui-même demeurait uni à son Père, afin qu'ils formassent avec Dieu une unité parfaite." *Ut et ipsi in nobis unum sint.* JOAN. C. 17. v. 21. Enfin se préparant à consommer le grand ouvrage de la Rédemption, il dit à Saint Pierre : " Vous êtes Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise." *Tu es Petrus et super hanc petram edificabo Ecclesiam meam.* MATT. C. 16. v. 18. Il dit *mon Eglise* pour marquer l'unité, et non pas *mes Eglises*, et s'il lui donne les Clefs du Royaume des Cieux, c'est pour nous faire comprendre, que, de même qu'on ne peut entrer dans le Ciel que par *lui seul* qui en est la porte, de même, après sa mort, il n'y auroit sur la terre que *Pierre seul* qui pût l'ouvrir aux vrais fidèles. Aussi l'Apôtre Saint Paul prend-il un soin particulier d'avertir les Chrétiens qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une Foi, qu'un Baptême. *Unus Dominus, una Fides, unum Baptisma.* EPH. C. 4. v. 5. Il est donc clair jusqu'à l'évidence, que Jesus-Christ n'a établi qu'une Eglise, et qu'il n'a point laissé aux hommes la liberté de suivre différentes Religions, comme il leur a laissé la liberté de suivre différentes formes de gouvernemens politiques.

La vérité est essentiellement une ; le *oui* et le *non* ne se trouvent point dans Dieu, selon que nous l'enseigne l'Apôtre des Nations. *Non est in illo* EST et NON .... Toutes les promesses de Dieu sont dans cette parole : *Cela est.* *Quotquot enim promissiones Dei sunt in illo* EST. 2. COR. C. 1. v. 20. Or le *oui* et le *non* se trouveroient évidemment dans Dieu en même tems, si J.C. avoit laissé aux hommes la liberté de suivre différentes Religions, dont les unes nieroient ce qu'affirmeroient les autres :



J. C. ne l'a donc pas fait ; allons plus loin, et disons qu'il n'auroit pas même pû le faire.

D'ailleurs J.C. est venu sur la terre pour établir une unité parfaite, et détruire le mur de séparation qui divisoit les peuples, afin de les réunir dans un seul et même corps, *in uno corpore*, EPH. 2. v. 16. Or s'il eût autorisé la pluralité des Religions et des cultes, il auroit divisé les peuples, bien loin de les avoir réunis. Concluons donc que, voulant éviter ce désordre, il n'a enseigné, il n'a prêché que l'unité la plus régulière et la plus complete. “ La connexion de tout ce corps, dit S. Leon, *Epist. 12. ad Anast. aliàs 84.* fait sa force et sa beauté ; cette connexion, *continüe ce grand Pape*, requiert l'unanimité de tous les membres en général et des Ecclésiastiques en particulier.” *Connexio totius corporis unam sanitatem, unam pulchritudinem facit, et hæc connexio totius quidem corporis unanimatatem requirit, sed præcipuè exigit concordiam sacerdotum, quibus, etsi dignitas sit communis, non est tamen ordo generalis.*

St. Paul est décisif sur ce point, comme sur tant d'autres : il dit que J.C. est mort sur le Calvaire “ pour se former une Eglise glorieuse, n'ayant ni tache, ni rides, ni rien de semblable.” *Ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujus modi.* EPH. 5. v. 27. Il dit, *une Eglise*, et non pas *des Eglises* ; et dans l'Epître aux Colossiens 1. v. 18. cet Apôtre enseigne que J. C. est le chef du corps de l'Eglise, *Ipsè est caput corporis Ecclesiæ*. Encore un coup, il dit, *chef du corps de l'Eglise*, et non pas *chef des corps des différentes Eglises*. Non, l'Ecriture ne laisse aucune obscurité sur cet article ; l'Esprit Saint y déclare expressément que Dieu a établi J. C. Chef de toute l'Eglise qui est son corps. *Ipsium dedit caput supra omnem Ecclesiam quæ est corpus ipsius.* EPH. 1. v. 22. Partout elle parle d'une Eglise comme étant le Corps mystique de J. C. et nulle part elle ne fait mention de ces corps étrangers, qui voudroient réclamer J. C. comme étant leur Chef.

Tous les S. Pères nous tiennent le même langage : un Corps, un Esprit, une même Espérance dans la vocation, un Seigneur, une Foi, un Baptême, un Dieu," nous dit St. Cyprien, *de unitate Ecclesiæ aliquanto post init. Edit. Oxon.* " Unité que nous devons tous conserver, continue ce S. Docteur ; mais que nous devons spécialement défendre, nous qui sommes Evêques, et qui, en cette qualité, présidons dans l'Eglise ; afin que l'Episcopat demeure aussi Un et Indivisible." *Unum Corpus, et unus Spiritus, una Spes vocationis, unus Dominus, una Fides, unum Baptisma, unus Deus, quam unitatem firmiter tenere et vindicare debemus, maximè Episcopi, qui in Ecclesiâ præsidemus, ut Episcopatum quoque ipsum, unum atque indivisum probemus.* Or ces principes, reconnus pour incontestables dans tous les tems, nous démontrent qu'il n'y a, et qu'il ne peut y avoir qu'une seule et véritable Eglise, l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Oui, elle est pour nous l'Arche de la nouvelle Alliance qui conduit les enfans d'adoption dans le port du salut. *Hæc est arca quæ nos à mundi diluvio ereptos in portum salutis inducit.* " Cette Epouse unique et chérie que J. C. s'est acquise par son sang ; qui, aidée de son secours, milite fidèlement sur la terre, et couronnée de ses bienfaits, triomphe éternellement dans les Cieux." *Hæc est dilecta et unica sponsa quam acquisivit Christus sanguine suo.....hæc fideliter in terris, sponso adjuvante, militat, et perenniter in cælis, ipso coronante triumphat.* (PRÆF. DEDICAT.) Croire que l'homme soit libre de suivre telle Religion qu'il voudra, c'est visiblement donner dans un erreur insoutenable.

CHAP. II.

DU SOUVERAIN PONTIFE.

D. *PAR* qui l'Eglise est-elle conduite ?

R. Elle est invisiblement conduite par l'Esprit Saint, et visiblement par les Successeurs des Apôtres, auxquels J. C. fit cette promesse avant de retourner au Ciel : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* ; “Voilà que je ferai avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.” “J. C. n'oublia rien, dit Bossuet, je suis avec vous tous les jours. Quelle discontinuation y a-t-il à craindre après des paroles si claires ?”

D. *Quels* sont ces Successeurs des Apôtres ?

R. Ce sont le Pape et les Evêques.

D. *Le Pape et les Evêques ont-ils une égale autorité dans le gouvernement de l'Eglise ?*

R. Non ; autre est l'autorité du Pape ; autre est l'autorité des Evêques : le Pape est le Chef, les Evêques sont les membres du Corps Apostolique.

D. *Qu'est-ce que le Pape ?*

R. Le Pape est le Chef visible de l'Eglise, le Vicaire de J. C. sur la terre.

D. *Pourquoi dites-vous le Chef visible de l'Eglise, le Vicaire de J. C. sur la terre ?*

R. Parceque J. C. est toujours le Chef réel et invisible, selon cette parole de St. Paul : “Tout est en J. C. et il est la tête du corps de l'Eglise.” *Omnia in*



*ipso constant, et ipse est caput corporis Ecclesiæ. COLOSS. I. v. 17.* D'où il résulte que le Pape n'est que son Vicaire, chargé de nous conduire dans les voies du salut.

D. *Que faut-il pour être véritablement Pape, ou Chef visible de l'Eglise ?*

R. Il faut avoir été légitimement élu, et remonter par une chaîne non-interrompue de successeur en successeur jusqu'à St. Pierre.

D. *Pie VI. Pape actuel réunit-il cet avantage dans sa personne ?*

R. Oui : il a été légitimement élu ; il ne s'est élevé aucun nuage sur la légitimité de son election, et tous les Evêques de la Catholicité l'ont reconnu. Ce consentement de l'Eglise universelle forme un témoignage décisif ; et il remonte par une succession non-interrompue de Pape en Pape jusqu'à St. Pierre.

D. *N'y a-t-il point eu de siècle, où l'on ait perdu de vue cette suite de Papes, cette chaîne Apostolique ?*

R. Non : Jamais succession ne fut mieux constatée :  
 1° Elle est attestée par tous les Catholiques de l'univers, qui, dans tous les tems, ont eu les yeux fixés sur le Siège de Rome, et on n'en impose point à des millions de témoins. 2° Les histoires de tous les pays Chrétiens donnent les noms et les dates des Papes qui se sont succédés les uns aux autres. 3° Enfin les Hérétiques même sont obligés d'avouer cette succession.

“ Qu'elle consolation aux enfans de Dieu, dit Bossuet, mais, quelle conviction de la vérité, quand ils voyent, que, du Pape qui remplit aujourd'hui si dignement le premier Siège de l'Eglise, on remonte, sans interruption jusqu'à S. Pierre établi par J. C. Prince des Apôtres ; d'où, en reprenant les Pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse ; de là jusqu'aux Patriarches, et jusqu'à l'origine du monde ! Qu'elle suite, qu'elle tradition, quel enchaînement merveil-



Jeux ! Si notre esprit naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouët de ses propres raisonnemens, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine ; qu'elle plus grande autorité que celle de l'Eglise Catholique, qui réunit en elle même toute l'autorité des siècles passés, et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ?”

“ Ainsi, *pour suit ce grand Evêque*, la Société que J. C. attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où S. Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.”

“ C'est aussi cette succession, que nulle Hérésie, nulle Secte, nulle autre Société que la seule Eglise de Dieu n'a pu se donner. Les fausses Religions ont pu imiter l'Eglise en beaucoup de choses, et surtout elles l'imitent en disant comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées ; mais ce discours en leur bouche, n'est qu'un discours en l'air. Car si Dieu a créé le genre humain, si le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute Secte qui ne montre pas cette succession depuis l'origine du monde, n'est pas de Dieu.” (HIST. UNIV. 2. P. CHAP. 30.)

D. Dans quel endroit des *Ecritures* J. C. a-t-il établi St. Pierre Chef de son Eglise ?

R. C'est dans l'Evangile : St. Pierre est le premier des Apôtres qui reconnoît J. C. pour le Fils de Dieu, et J. C. lui dit, “ Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle.” *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* MATT. 16. v. 18. “ Je vous donnerai les clefs du Royaume des Cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le Ciel, et tout

ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les Cieux. *Et tibi dabo claves Regni Cælorum, et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cælis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cælis.* IBID, 19. Il lui impose le devoir de confirmer ses frères : *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* LUC 22. v. 32. Enfin, après sa Résurrection glorieuse, il lui confie le soin de son Eglise, et le charge de paître ses agneaux et ses brebis : *Pasce oves meas.* JOAN. 21.

“ Quelles brebis, demande S. Bernard ? sont-ce les brebis de telle ou telle ville, de telle ou telle nation, de tel ou tel royaume ? non, répond ce S. Docteur : J. C. charge Pierre de paître toutes ses brebis sans exception. *Quas ? illius vel illius populos civitatis, aut regionis, aut certi regni.* s. BERN. lib. de Consid. c. 8. n°. 15. *Oves meas, inquit, cui non planum non designasse aliquas, sed assignasse omnes ? nihil excipitur ubi distinguitur nihil.* S. Pierre est donc évidemment constitué par J. C. Chef de son Eglise : Aussi les Actes des Apôtres nous apprennent-ils que depuis l'Ascension, S. Pierre remplit l'auguste ministère qui lui est confié. ACT. APOST. c. 1. 2. 3. 5. 8. 10. 15. C'est l'Apôtre S. Pierre qui parle dans l'assemblée des fidèles, et préside à l'élection de S. Matthias ; c'est St. Pierre qui prend la parole en présence des Apôtres, et instruit le premier les Juifs et les habitans de Jerusalem ; c'est S. Pierre qui le premier confirme sa doctrine par un miracle, et en prend une nouvelle occasion d'instruire le peuple ; c'est S. Pierre, qui, à la tête des autres Apôtres, déclare aux Juifs qu'ils ne pouvoient se dispenser d'instruire, et qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, *Obedire oportet magis Deo quàm hominibus* ; c'est S. Pierre qui frappe d'anathème le Magicien Simon qui vouloit acheter les dons de l'Esprit Saint ; c'est S. Pierre que le Ciel, depuis la mort de J. C. prend soin d'instruire le premier, et d'une manière spéciale, de la vocation des Gentils ; c'est S. Pierre qui préside au Concile de Jerusalem ; c'est enfin S. Pierre que l'Ecriture présente comme

le Vicaire de J. C. sur la terre ; d'où le second Concile de Nicée a dit, CAN. 4. *Præcipit enim Principalis Apostolorum Summitas : Pascite qui in vobis est gregem Dei non coactè, sed spontaneè.* I PET. C. 5.

D. Qui vous garantit que St. Pierre a transmis ses privilèges à ses successeurs, et qu'ils sont conséquemment parvenus jusqu'à Pie VI. Pape actuel ?

R. Nous en avons deux garans : 1<sup>o</sup> la fin que J. C. s'est proposée : 2<sup>o</sup> la décision de cette Eglise qui selon sa promesse est infaillible.

1<sup>o</sup> Il a établi son Eglise pour exister jusqu'à la fin du monde, *usque ad consummationem sæculi* ; il a fallu donc lui donner un Chef visible pour la diriger, la conduire jusqu'à la fin des siècles. " Ce qui doit servir de soutien à une Eglise éternelle, dit l'immortel Bossuet, ne peut jamais avoir de fin. Pierre vivra dans ses successeurs : Pierre parlera toujours dans sa Chaire : c'est ce que disent les Pères ; c'est ce que confirment fixcens-trente Evêques au Concile de Calcédoine." SERM. SUR L'UNITE DE L'EGLISE.

2<sup>o</sup> Nous avons la décision de l'Eglise : elle décida en effet dans le Concile de Florence, où se trouvèrent les Grecs et les Latins, que " le S. Siège Apostolique et le Pontife de Rome tiennent la primauté dans tout l'univers, et que le même Pontife de Rome est le Successeur de St. Pierre, Prince des Apôtres ; qu'il est le vrai Vicaire de J. C. et Chef de toute l'Eglise, Père et Docteur de tous les Chrétiens ; et que J. C. lui a donné dans la personne de S. Pierre, pleine puissance de paître, régir et gouverner l'Eglise universelle." *Definimus Sanctam Apostolicam Sedem et Romanum Pontificem Successorem esse Beati Petri Principis Apostolorum, et verum Christi Vicarium totiusque Ecclesiæ caput et omnium Christianorum Patrem et Doctorem existere, et ipsi in Petro pascendi, regendi et gubernandi universalem Ecclesiam à Domino nostro J. C. plenam potestatem traditam esse.*



D. Cela posé, qu'elle est l'autorité du Souverain Pontife dans l'Eglise ?

R. 1° Il est le Chef du College Apostolique ; 2° le Chef de l'Instruction : 3° le Centre d'unité : 4° le Père commun des fidèles.

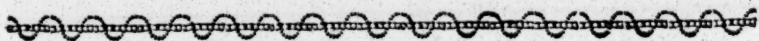
1°. Il est le Chef du College Apostolique : c'est lui qui est la pierre, selon l'expression de J. C., sur laquelle porte tout l'édifice de l'Eglise, et les S. Peres ont toujours regardé le Pontife de Rome comme le Chef et le Prince des successeurs des Apôtres. *In quâ (Ecclesiâ Romanâ)* dit S. Augustin, *semper Apostolicæ Cathedræ viguit Principatus.* EPIST. 47. aliàs 162....

2°. Il est le Chef de l'Instruction : S. Pierre instruit les Juifs et les Fidèles en présence des Apôtres : et depuis S. Pierre, les Papes ont toujours instruit les Fidéles dans les grandes affaires de l'Eglise : et les Evêques ont reconnu dans les différens siècles, que S. Pierre parloit par son organe. *Petrus per Leonem locutus est.* (CONCIL. CHALCED.)

3°. Il est le Centre d'unité : S. Pierre préside au Concile de Jerusalem. S. Paul vient à Jerusalem pour conférer avec lui, comme pour imprimer à sa doctrine un caractère d'unité. *Veni Jerosolimam videre Petrum et mansi apud eum diebus quindecim,* nous dit cet Apôtre dans son Epître aux Galates, c. 1. et tous les Evêques qui ont existé depuis S. Paul jusqu'à nous, non seulement ont reconnu le Souverain Pontife comme centre d'unité ; mais encore l'ont fait reconnoître comme tel à tous les Fidèles commis à leurs soins.

4°. Enfin, il est le Père commun des Fidèles, puisque J.C lui a imposé, dans la personne de S. Pierre, l'obligation de paître les agneaux et les brebis : il lui dit par deux fois, *pasce agnos meos*, pour désigner les agneaux qu'il avoit dans les deux peuples Juif et Gentil ; et la troisième fois, il ajoute ; *pasce oves meas* : païssez mes brebis, c'est-à-dire les Evêques, selon la remarque de M. Bossuet : ce qui fait dire à S. Bernard,

adressant la parole au Pape Eugène dans son 2<sup>o</sup>. livre de la Considération, c. 8. n<sup>o</sup>. 15. " Vous êtes le Pasteur non seulement des brebis ; mais encore des Pasteurs," *nec modò ovium, sed et Pastorum tu unus omnium Pastor.*



### CHAP. III.

### DES EVEQUES.

D. *Qu'est-ce qu'un Evêque ?*

R. L'Evêque est un des successeurs des Apôtres, établi par l'Esprit Saint pour conduire les âmes commises à ses soins dans les voies du salut, et institué par l'Eglise pour les Fidèles du Diocèse qui lui est assigné : d'où il est aisé d'apercevoir qu'il y a une grande différence entre l'Evêque et le Souverain Pontife. L'Evêque est appelé à une partie de la sollicitude, dit S. Bernard, *in partem sollicitudinis*, et le Souverain Pontife est appelé à la plénitude de la puissance, *in plenitudinem potestatis vocatus*. LIB. DE CONSID. NO. 16.

D. *Tout Evêque légitime peut-il se dire véritablement successeur des Apôtres ?*

R. Oüi, il le peut. Quoique tous les Sièges n'aient pas été institués du tems des Apôtres, parceque l'Evangile n'étoit pas encore suffisamment promulgué, cependant aucun n'a été érigé que par l'autorité des vrais successeurs des Apôtres, qui, en les érigeant, ont eu soin d'y instituer des hommes auxquels ils ont imposé les mains pour leur conférer la plénitude du Sacerdoce,

leur communiquer leur Apostolat, et les ont revêtus en même tems de l'autorité de l'Eglise, nécessaire pour régir fructueusement les Fidèles.

D. *Ne pouvez vous pas rendre cette Vérité plus sensible ?*

R. Je le puis facilement avec l'explication suivante : lorsque la foi fut prêchée en France, par exemple, des hommes Apostoliques et envoyés par les successeurs des Apôtres, vinrent à Lyon, à Toulouse, à Marseille, à Paris ; ils avoient reçu leur mission de l'Eglise, qui les avoit chargés d'annoncer l'Evangile, et de former de nouveaux Chrétiens. La nation Françoisaise ayant successivement embrassé la foi, on multiplia les Evêques selon les besoins des fidèles ; et toujours ces Evêques, furent ordonnés soit par le Pape soit par des Evêques vrais successeurs des Apôtres, agissant au nom et de la part de l'Eglise. “ Nous avons la succession des Evêques dans les recueils intitulés : *la Gaule Chrétienne, l'Italie Sacrée, et autres semblables.* ” FLEURI, 2 discours sur l'Hist. Ecclesiast.

D. *Le nombre des Evêques est-il déterminé dans l'Eglise d'une manière invariable ?*

R. Non. Conduite par l'Esprit Saint, elle le détermine d'après le pouvoir qu'elle a reçu de J. C. selon le besoin des Fidèles.

D. *Quels sont les principaux devoirs de l'Evêque ?*

R. S. Paul les décrit en peu de mots. L'Evêque doit 1°. veiller sur lui-même ; *attendite vobis.* (ACT. APOST. c. 20. v. 28.) 2°. Il doit veiller sur tout le troupeau confié à sa sollicitude, *et universo gregi.* [IBID.] 3°. Il doit conserver le dépôt de la doctrine dans toute sa pureté, selon ces paroles : *depositum custodi. . . . permanere in iis quæ didicisti et credita sunt tibi.* (1 TIM. c. 6. v. 20. et 2 TIM. c. 3. v. 14.) et ces autres paroles à Tite : *hæc loquere et exhortare et argue cum omni imperio.* (TIT. c. 2. v. 15.) 4°. Il doit enseigner et instruire ses brebis. *Dum venio, attende lectioni, exhortationi et doctrinæ.* (1



TIM. C. 4. v. 13.) *Prædica verbum, insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ.* (2. TIM. 4. v. 2.) 5° Il doit instituer des Prêtres pour les besoins des Fidèles, conformément à ces paroles de l'Apôtre à Tite. *Hujus rei gratiâ reliquit Cretæ, ut ea quæ desunt corrigas, et constituas per civitates Presbyteros, sicut et ego disposui tibi.* (TIT. C. 1. v. 5.) Ou l'on voit que les Laïcs et même les simples Prêtres n'entrent pour rien dans cette partie du régime pastoral. S. Paul parle à Tite et ne charge que Tite de constituer des Prêtres pour le besoin des Fidèles.

D. *Qui a imposé ce devoir aux Evêques ?*

R. C'est l'Esprit Saint. S. Paul dit expressément qu'il les a établis pour régir l'Eglise que J. C. s'est acquise par son sang: *Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo.* (ACT. APOST. C. 20 v. 28.) Placés sur le chandelier, pour tenir le langage de l'Apôtre S. Jean, ils sont obligés d'éclairer et d'instruire les Fidèles, selon la science et la doctrine: *scientia et doctrina.* (JEREM. C. 3. v. 16.) de les conduire enfin eux-mêmes et de leur donner des guides pour les affermir dans la pratique du bien et les détourner des sentiers de l'erreur.

D. *Puisque les Evêques sont établis par l'Esprit Saint, on leur doit une sincère obéissance dans ce qui est du ressort de l'Episcopat ; mais si un Evêque venoit à errer dans la Foi, quelle conduite devroient tenir alors les Fidèles de son Diocèse ?*

R. Une obéissance sincère et véritable est due à l'Evêque dans ce qui est du ressort de l'Episcopat : soit qu'il enseigne, soit qu'il gouverne, la présomption est toujours en sa faveur ; rien n'est plus certain. Il est Juge-né et compétent de la doctrine de ses inférieurs, et ses inférieurs ne sont point juges de la sienne ; mais s'il venoit à errer visiblement dans la foi, les Evêques

Comprovinciaux en informeroient le Metropolitain, et par lui le S. Siège: lequel dans une pareille conjoncture, prendroit des moyens convenables pour le rappeler à la saine doctrine. Si par malheur il se montreroit opiniâtre, Rome auroit soin d'y pourvoir, et indiquerait aux fidèles, dans sa sagesse, la conduite qu'ils auroient à tenir, pour ne recevoir aucun préjudice de ses erreurs. Tel est l'ordre que J. C. a établi dans son infinie miséricorde, et les fidèles qui croient et espèrent en lui, ne se trouvent jamais sans les secours spirituels que l'Eglise s'empresse d'accorder à ses enfans.



#### CHAP. IV.

#### DES CURE'S.

D. *Qu'est-ce qu'un Curé ?*

R. Un Curé est un Prêtre institué par l'Eveque Diocésain dans une Paroisse pour la régir d'une manière subordonnée.

D. *Pourquoi dites-vous, pour la régir d'une manière subordonnée ?*

R. Parceque le Curé ne conduit point en chef proprement dit: c'est l'Evêque qui, en sa qualité de Successeur des Apôtres, est le chef du troupeau. " L'Eveque, dit S. Ambroise, est le premier Prêtre, c'est-à-dire, le premier des Prêtres: il est et Prophète et Evangéliste." (*Episcopus*) *primus Sacerdos est, hoc est,*

*Princeps Sacerdotum & Propheta & Evangelista.* AMBROS. COMMENT. IN EPIST. AD EPH.

*D. Sur quels principes fondez-vous cette supériorité des Evêques ?*

*R.* Sur la doctrine des S. Ecritures. S. Paul y est formel. 1°. Il recommande aux Evêques de veiller sur eux-mêmes et sur tout le troupeau sans exception. *Attendite vobis et universo gregi.* (ACT, c. 20. v. 28.) Or les Curés et les autres Prêtres n'étant nullement exceptés, se trouvent nécessairement compris dans la totalité du troupeau. 2°. Il recommande à son cher Timothée de ne recevoir d'accusation contre un Prêtre, que sur la déposition de deux ou trois témoins. *Adversus Presbyterum accusationem noli recipere, nisi sub duobus aut tribus testibus.* (1. TIM. c. 5. v. 19.) L'Apôtre regardoit donc l'Evêque comme vraiment juge, et le Prêtre ou Curé comme étant vraiment son justiciable. 3°. S. Pierre avertit les Evêques de ne point chercher à dominer avec empire sur les Clercs; mais de les conduire avec douceur et charité. *Neque ut dominantes in Cleris, sed forma facti gregis ex animo.* (1. PET. c. 5. v. 3.) Ce Chef de l'Eglise reconnoissoit donc la supériorité des uns et l'infériorité des autres. 4°. Enfin sur l'enseignement constant des S. Conciles, et notamment du S. Concile de Trente : " Si quelqu'un dit que les Evêques ne sont pas supérieurs aux Prêtres, qu'il soit anathème." *Si quis dixerit Episcopos non esse Presbytero superiores, ..... Anathema sit.* (CONC. TRID. Sess. 23. Can. 7.) S. Ignace martyr porte ce principe si loin, qu'il va jusqu'à dire dans son Epître aux Magnésiens, N°. 8, qu'on ne doit rien faire de ce qui concerne l'Eglise sans le consentement de l'Evêque. *Sine Episcopo nemo quidpiam faciat eorum quæ ad Ecclesiam spectant.*

*D. Quels sont les principaux devoirs d'un Curé ?*

*R.* Il doit offrir le S. Sacrifice de nos autels, présider



au culte, enseigner à ses Paroissiens les vérités du salut, leur administrer les Sacremens et généralement leur conférer tous les secours spirituels qui ne demandent point la puissance épiscopale.

*D. Pourquoi dites vous ... qui ne demandent point la puissance épiscopale ?*

*R.* C'est pour marquer qu'il est des secours spirituels qui excèdent la puissance du Curé. Telle est, par exemple, l'administration des Sacremens de Confirmation et d'Ordre ; telle est encore la confection des Saintes-Huiles, &c. S. Epiphane se sert de cette puissance de l'Episcopat, pour prouver contre Aérius la supériorité des Evêques sur les Prêtres. “ Les premiers, dit-il, donnent des Prêtres à l'Eglise par l'imposition des mains ; les autres ne lui donnent que des enfans par le Baptême.”

*D. Dans quelles sources le Curé doit-il puiser les vérités qu'il est obligé d'enseigner à ses Paroissiens ?*

*R.* 1°. Dans les divines Ecritures sur-tout, qu'il doit soigneusement méditer, “ parceque, dit S. Paul, toute Ecriture inspirée de Dieu est utile pour enseigner, pour reprendre, corriger, former à la justice, et rendre le Chrétien vraiment homme de Dieu et propre à toutes sortes de bonnes œuvres.” *Omnis Scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitiâ : ut perfectus sit homo Dei ad omne opus bonum instructus.* ( 2. TIM. c. 3. v. 16.

2°. Dans la Tradition, les S. Conciles, et les Instructions Pastorales que l'Evêque donne à ses Diocésains pour leur avantage spirituel.

*D. A quelles personnes le Curé doit-il administrer les Sacremens ?*

*R.* Il doit les administrer aux personnes qui sont l'objet de sa sollicitude, et qui apportent les dispositions requises et déterminées par l'Eglise.

*D. En quel tems est-il obligé de les administrer ?*

*R.* Il doit les administrer, lors qu'étant chrétiennement disposés, leurs besoins spirituels le demandent. C'est ici le grand art du Pasteur, *Ars Artium*, pour tenir le langage de S. Gregoire Pape. Les maximes de l'Evangile et les usages du monde étant diamétralement opposés, le Pasteur a besoin de la plus grande prudence pour se comporter d'une manière irréprochable dans ce dangereux ministère, afin de ne pas éloigner ceux qu'il faut faire approcher, et de ne pas faire approcher ceux qu'il faut éloigner.

*D. Quels sont les jours où le Curé est obligé d'offrir le Sacrifice de nos autels ?*

*R.* Il doit l'offrir 1°. tous les jours où l'Eglise fait un précepte aux Fidèles d'entendre la Messe. 2°. Lorsque l'utilité et le bien de ses ouailles le requierent : " Les Curés doivent en un mot l'offrir, dit le S. Concile de Trente, aussi fréquemment que leur devoir l'exige." *Tam frequenter, ut suo muneri satisfaciunt, Missas celebrent.* (CONC. TRID. Sess. 23. Cap. 14.)

*D. Quelle méthode doit suivre un Curé pour se comporter dignement dans le culte qu'il rend et qu'il fait rendre au vrai Dieu ?*

*R.* Il doit suivre de point-en-point le rit déterminé par l'Eglise, et spécialement le rit du Diocèse où il est placé.

*D. Un Curé ne peut-il pas déroger quelquefois au rit du Diocèse pour céder au vœu de ses Paroissiens qui demandent dans des tems de calamité ou d'épidémie, des prières publiques ; telles que des Processions, Neuvaines, &c. ?*

*R.* Ces sortes de dérogations au rit général de l'Eglise, et de chaque Diocèse en particulier, demandent

l'autorisation de l'Evêque, juge compétent de la légitimité des motifs. Ce que doit faire un Curé, c'est, après un mûr examen, d'exposer le véritable état des choses à l'Evêque, afin qu'il prononce dans ces différens cas.

*D. D'après ces principes l'autorité d'un Curé n'est pas grande ?*

*R.* Elle est grande ; son pouvoir est même sublime aux yeux de la Religion. Après l'Evêque, il est constitué l'homme de l'Eglise dans la paroisse confiée à ses soins : il offre de la part de cette sainte et véritable Epouse de J. C. le plus auguste de tous les Sacrifices ; il régénère sur les fonts sacrés du Baptême les enfans d'adoption, dirige les justes, réconcilie les pécheurs, exerce les fonctions du Sauveur même, et ne reconnoit pour juge de sa conduite dans son ministère que les premiers Pasteurs. Après l'Episcopat, ce pouvoir est le plus grand que l'homme puisse exercer sur la terre. Aussi les Evêques, ces successeurs des Apôtres, les décorent-ils du beau nom de Coopérateurs.





CHAP. V.

DE L'INSTITUTION CANONIQUE DES  
EVEQUES.

D. *A QUI appartient-il d'établir et d'instituer les Pasteurs du premier Ordre, c'est-à-dire, les Evêques ?*

R. Ce droit appartient essentiellement à l'Eglise, je veux dire, au College Apostolique. C'est lui seul en effet, qui possède et conserve la chaîne des vrais Pasteurs ; c'est à lui seul que le soin de conduire les âmes est confié ; c'est lui seul qui est le dépositaire de l'autorité de J. C. sur la terre : c'est donc à lui seul qu'appartient le droit imprescriptible et exclusif d'établir et d'instituer les Pasteurs du premier Ordre, *c'est à dire, les Evêques.*

D. *Qui exerce aujourd'hui ce pouvoir dans l'Eglise ?*

R. C'est le Souverain Pontife établi par J. C. même “ *pour paître, régir et gouverner l'Eglise universelle,*” selon l'expression du Concile de Florence déjà cité. “ *Chargé de la sollicitude de l'Eglise universelle en vertu de sa Primauté, ex muneris officio,*” pour m'exprimer avec le S. Concile de Trente, le Pape remplit ce pouvoir de Jurisdiction dans toute la Catholicité : c'est de lui en effet, que ce Concile dit : “ *Surtout qu'il donne de bons et de dignes Pasteurs à chaque Eglise : et ce,*

avec d'autant plus d'exactitude, que notre Seigneur lui demandera compte des âmes de ses brebis qui périront par le mauvais régime des Pasteurs négligens et peu soigneux de leurs devoirs." *Bonos maximè et idoneos Pastores singulis Ecclesiis præficiat: idque eò magis, quòd ovium Christi sanguinem, quæ ex malo negligentium et sui officii immemororum Pastorum regimine peribunt, Dominus noster Jesus-Christus de manibus ejus sit requisiturus.*" [CONC. TRID. Sess. 24. de Reform. c. 1.] Aussi voyons-nous que Pie VI. dans son Bref du 13 Avril 1791, réclame formellement ce pouvoir. On y lit en effet ces expressions: " Cette puissance de conférer la Jurisdiction, et cette nouvelle Discipline reçue depuis plusieurs siècles, et reconnue même par les Concordats, ne peut nullement appartenir aux Métropolitains; mais elle est revenue à cette source d'où elle étoit émanée." *Hæc porrò Jurisdictionis conferendæ potestas et nova Disciplina à pluribus sæculis recepta, et ab ipsis Concordatis confirmata nec ad Metropolitanos quidem ullo modo potest attinere, utpote quæ illuc reversa, unde discesserat.*

D. Dans l'élection de S. Matthias, tous, d'après le discours de S. Pierre, semblent avoir qualité pour y concourir, et y concourent en effet; ils présentent deux sujets, Joseph Barsabas surnommé le juste, et Matthias: et le sort décide en faveur de Matthias; et, dès ce moment, il est compté au rang des Apôtres. Si donc vous remontez à l'origine, le Corps Episcopal n'est pas exclusivement chargé d'établir et d'instituer les Pasteurs du premier Ordre, c'est-à-dire, les Evêques.

R. Lorsqu'il s'agit des Pasteurs du premier ordre, il faut distinguer soigneusement l'Election, ou Présentation, de l'Institution. L'élection, ou présentation est un point de discipline, dont l'Eglise peut varier le mode: l'institution au contraire, d'un genre tout différent, tient de la nature du droit divin strictement dit, et l'Eglise ne peut se relâcher sur ce point, puis qu'elle le a la perpétuité de la Chaine Apostolique. En effet, avec l'institution,

l'Evêque remonte, par une chaîne non-interrompue, de successeur en successeur jusqu'aux Apôtres, et par eux jusqu'à J. C.

Dans l'Élection de S. Matthias, on proposa d'abord deux sujets qui renfermoient les qualités que l'Apôtre S. Pierre avoit déterminées, *Joseph surnommé le juste, et Matthias* ; on eut recours à la prière, pour connoître lequel des deux le Seigneur vouloit adopter ; tant on étoit persuadé dans cette sainte Assemblée, que Dieu seul et non les hommes, s'est réservé le droit de choisir ses Ministres. *Et orantes dixerunt : Tu Domine, qui corda nostri omnium, ostende quem elegeris ex his duobus unum accipere locum ministerii hujus.* (ACT. APOST. I.) Le Ciel exauça leur prière, et ce ne furent ni les Disciples, ni même les Apôtres, qui firent l'Élection ; ce fut Dieu qui, par la voie du sort, se choisit S. Matthias : *Et dederunt sortes eis, et cecidit fors super Matthiam.* Cette élection ne fut donc point faite par les hommes, comme, dans ces dernières années, on a voulu méchamment le persuader au peuple : elle fut faite par l'Esprit Saint : et les Apôtres, présidés par S. Pierre leur Chef, et Vicaire de J. C. l'aggrégèrent aussitôt au Collège Apostolique : *et annumeratus est cum undecim Apostolis.* Selon le sentiment du Cardinal Bellarmin, St. Matthias reçut et l'élection et l'institution de l'Esprit Saint, et non des Apôtres. *Legimus Matthiam Apostolum non fuisse ab Apostolis electum, nec datam ei ullam auctoritatem, sed imploratâ divinitus, et impetratâ ejus institutione, mox inter Apostolos annumeratur.*

On ne peut donc, sans une mauvaise foi révoltante, produire l'élection de St. Matthias, en faveur des élections populaires ; puisque le texte sacré nous prouve jusqu'à l'évidence, que ce fut Dieu, et non les Disciples, pas même les Apôtres, qui fit cette élection.

St. Paul vient formellement à notre appui ; c'est à Timothée, et non pas au peuple, qu'il dit qu'il faut être réservé dans l'imposition des mains : *manus cirò nemini imposueris, neque communicaveris peccatis alienis.* (1. TIM. c. 5.) Il prononce que la chose est tellement



du ressort de Timothée, qu'il le rend responsable de toute indiscretion dans cette importante matiere. Enfin, cet Apôtre institue Tite à Crète, sans le concours du peuple, *c'est-à-dire*, des simples Fidèles. On ne trouve nulle part, cette prétendue compétence du peuple dans le choix des Pasteurs du premier Ordre. Concluons donc que, dépourvue de toute autorité, elle ne peut offrir aucun caractère de légitimité en sa faveur.

D. *Du tems de St. Cyprien à Carthage, du tems de St. Ambroise à Milan, le peuple choisissoit son Evêque, et l'Evêque, une fois choisi, étoit installé.*

R. "Lorsqu'un Evêque étoit mort, dit M. Fleuri, dans son premier Discours sur l'Histoire Ecclésiastique, le choix du nouvel Evêque se faisoit par les Evêques les plus voisins, de l'avis du Clergé et du peuple : le Métropolitain s'y rendoit, avec tous ses Compromissaires ; on consultoit le Clergé, non de la Cathédrale seulement, mais de tout le Diocèse ; on consultoit les Moines, les Magistrats, le peuple ; mais les Evêques décidoient : et leur jugement s'appelloit le jugement de Dieu, comme parle St. Cyprien . . . . . la puissance temporelle ne prenoit point de part aux Elections, si ce n'est depuis la conversion des Empereurs."

La voix du Clergé et du peuple étoit donc purement consultative, la seule voix des Evêques étoit délibérative : et, après avoir fixé leur choix, ils se conformoient aux Loix de l'Eglise, pour l'institution Canonique.

D. *Pourquoi a-t-on changé la forme de ces Elections, pour y substituer ce qu'on appelle Présentations, dont les Rois de France se sont attribué le droit exclusif dans le Royaume ?*

R. 1°. Les Rois de France ne se sont attribué, ni par violence, ni par artifice, le droit exclusif de nommer, et de présenter aux Evêchés. Le souverain Pontife leur en a fait librement la concession comme étant protecteurs et bienfaiteurs de l'Eglise ; mais il s'est toujours réservé

le droit essentiel d'instituer ou de ne pas instituer, droit dont le Pape Innocent XI. fit usage contre trente sujets, malgré les pressantes sollicitations de Louis XIV. ; et Innocent XI. n'agréa leurs nominations aux Evêchés, qu'après qu'ils eurent éloigné le soupçon formé à Rome contre leurs principes et donné satisfaction au St. Siège : cependant, nul Evêque ne s'avisa de les ordonner, parceque nul Evêque ne se crut fondé à disputer ce droit au Siège Apostolique, d'où nous inférons que les Evêques Constitutionnels ont été élus sans autorité, et sacres sans pouvoir.

2°. Nous répondons qu'on a changé la forme des anciennes Elections, qui étoient faites, non pas par le peuple, mais par les Evêques en présence du peuple, parcequ'elles étoient devenues tumultueuses et prêtoient trop à la cabale et à l'intrigue. L'usage de consulter le peuple, sur les qualités éligibles, étoit bon dans son motif ; mais le peuple déchu de la haute vertu des premiers siècles, en abusoit visiblement. L'Eglise, dans sa sagesse a varié un mode dont elle étoit, et dont elle est seule arbitre.

Au reste, qu'on lise l'Evangile d'un bout à l'autre, et on verra que les premiers Chrétiens reçurent, avec reconnoissance, les Pasteurs que J. C. leur donna dans sa miséricorde, sans que jamais il leur vint dans la pensée de les choisir eux-mêmes. Si donc les Chrétiens de nos jours veulent se montrer leurs héritiers dans la Foi, ils doivent se montrer leurs héritiers dans l'obéissance ; et, comme eux, recevoir avec respect les Pasteurs que l'Eglise leur Mère commune leur donne dans sa tendresse.



## CHAP. VI.

DE L'INSTITUTION CANONIQUE DES  
CURE'S.

D. *A QUI appartient-il d'établir et d'instituer les Pasteurs du second ordre, c'est-à-dire, les Curés ?*

R. L'Evêque étant le premier Pasteur de son Diocèse auquel tous les autres sont essentiellement subordonnés, c'est lui qui, de droit divin, est chargé d'établir et d'instituer des Curés pour le besoin des fidèles confiés à sa sollicitude. La Discipline de tous les siècles y est conforme : c'est aussi la disposition du premier Concile général de Latran, tenu en 1123. il défend expressément à tout Archidiacre, Archiprêtre, Prelat ou Doyen, de confier le soin des âmes, ou même les Prebendes de l'Eglise à qui que ce soit, sans le jugement, ou le consentement de l'Evêque : bien plus il déclare, conformément aux Saints Canons, que le soin et la dispensation des choses Ecclésiastiques est du ressort et appartient à l'Evêque : *Nullus omnino Archidiaconus, aut Archipresbyter, aut Præpositus, animarum curam, vel Præbendas Ecclesiæ, sine judicio vel consensu Episcopi, alicui tribuat : Immo, sicut sanctis Canonibus constitutum est, cura, et rerum Ecclesiasticarum dispensatio in Episcopi judicio consistit.* (CAN. 8. et 10.) Aussi, est-ce l'Evêque qui donne la collation, c'est-à-dire, l'institution Canonique à ceux qui se trouvent pourvus de Bénéfices-Cures dans son Diocèse. S'il se rencontre quelques exceptions à la règle



générale, elles peuvent être regardées comme des concessions émanées de l'Episcopat : concessions qui ne nous paroissent pas remonter jusqu'à l'antiquité primitive.\*

D. Selon vous, les seuls Evêques ont le droit d'établir et d'instituer des Curés, pour desservir les paroisses de leurs Diocèses; et cependant avant la Révolution, des Patrons tantôt Ecclésiastiques, tantôt Laïcs nommoient aux Cures, les Evêques recevoient ces nominations, et accordoient les Cures aux sujets présentés.

R. Le droit des Evêques dans l'institution des Curés pour la desserte des Paroisses de leurs Diocèses, est fondé sur la pratique de tous les siècles. " Paul et Barnabé ayant établi des Prêtres dans les différentes Eglises, pour le besoin des Fidèles, est-il dit dans les Actes des Apôtres, ils recommandèrent les mêmes Fidèles au Seigneur, dans lequel ils avoient cru." *Et cum constituissent illis, per singulas Ecclesias Presbyteros ... commendaverunt eos Domino in quem crediderunt.* ACT. APOS. 14.

S. Wast, Evêque d'Arras, qui fleurissoit au commencement du 6. siècle, tint la même conduite. Il érigea des Eglises, *est il dit dans sa vie*, et y établit des Prêtres et des Diacres. *Ecclesias erexit in quibus constituit Presbyteros et Diaconos*; et les Evêques ont toujours conservé ce droit inhérent à leur personne.

\* La concession de ces privilèges à certains chapitres ne nous semble point remonter aux premiers siècles. Si l'on en croit M. Fleury " S. Eusébe de Vercell est le premier Evêque que l'on trouve avoir fait vivre (ses Clercs en communauté) et S. Augustin suivit son exemple, comme on voit par ses deux sermons de la vie commune. On nomma ces Clercs Chanoines; et vers le milieu du huitième siècle, S. Chrodegand Evêque de Metz, leur donna une Regle qui fut depuis reçue par tous les Chanoines. . . . . L'année 816 plusieurs Evêques assemblés (à Aix-la-Chapelle) donnerent aux Chanoines une Regle qui étoit comme une extension de celle de S. Chrodegand : elle fut envoyée par tout l'Empire, et observée pendant plusieurs siècles." (DISCOURS VIII. Sur l'Histoire Ecclésiastique, N. 2. )

Des Patrons, tantôt Ecclésiastiques, tantôt Laïcs, ont dans les siècles postérieurs, nommé et présenté aux Bénéfices-Cures : c'est un privilège gracieusement accordé par l'Eglise aux uns et aux autres ; mais ces nominations n'ont jamais été que de simples présentations. Un Bénéfice-Cure se trouvant vacant, les Patrons présentèrent un sujet à l'Evêque pour le remplir : l'Evêque alors, nonobstant le privilège du Patron Présentateur, conservoit le droit d'examiner le sujet présenté, sur son âge, ses mœurs, sa doctrine, sa prudence, et sur les autres qualités nécessaires pour remplir plus utilement cette place ; et, selon le Concile de Trente, il ne devoit, comme il ne doit en aucun cas, lui conférer l'Institution Canonique, qu'après l'avoir trouvé capable. (*debet*) *examinari, et non nisi idoneus repertus fuerit, admitti.* (CONC. TRID. Sess. 24. de Reform. c. 18.)

Tout le droit du Patron consiste donc, le cas de vacance avenant, à présenter, *c'est-à-dire*, à proposer légalement un sujet à l'Evêque diocésain, pour qu'il lui confère, après un examen compétent, le titre et la Jurisdiction requise ; d'où il est aisé d'appercevoir que le nouveau pourvu tient tout son pouvoir, toute sa puissance de l'Eglise, par le canal de l'Evêque, et non pas du Patron présentateur.

D. Le Curé, une fois canoniquement institué par l'Evêque, n'a-t-il pas la liberté de choisir et d'approuver son Vicaire ; d'approuver, en outre, les autres Prêtres qui lui sont nécessaires pour l'aider dans la desserte de sa Paroisse ?

R. Dans certains Diocèses, les Evêques laissent aux Curés la liberté de choisir leurs Vicaires, et de désigner les Prêtres qui leur sont nécessaires. C'est une condescendance ; mais l'Evêque seul donne, et seul peut donner l'Approbation. Pour exercer les fonctions du saint Ministère, elle doit être positive, son consentement présumé seroit insuffisant. Néanmoins, on peut faire une exception à la règle générale. Dans les Paroisses limitrophes, *par exemple*, l'Approbation tacite suffit pour

autoriser un Confesseur, approuvé d'ailleurs, à recevoir les Confessions des Fidèles domiciliés dans une Paroisse voisine, et située dans un autre Diocèse. Le silence des Evêques qui le savent et ne parlent pas, est approbatif sur ce point.

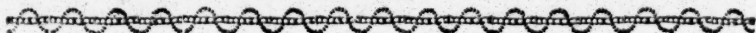
*D. A quoi bon toutes ces formalités : le Prêtre une fois ordonné ne peut-il pas exercer ?*

*R.* Si on admettoit ce principe, un Prêtre errant et vagabond pourroit, en vertu de son ordination, exercer, au grand préjudice des âmes, dans une Paroisse étrangère, sous les yeux, et malgré le refus du Curé, et même contre la défense de l'Evêque : il pourroit, sans faire preuve de mœurs, de capacité, de doctrine, s'ingérer partout, et partout troubler le bon ordre et l'harmonie : ce qui seroit le comble de la confusion et le malheur de la vertu. Dans son Ordination il a reçu le pouvoir d'Ordre, il est vrai ; mais il n'a pas reçu la puissance de la Jurisdiction.

Je m'explique ; " selon la doctrine de l'Eglise Catholique, il y a deux sortes de puissances requises dans les Confesseurs : la première est la puissance d'Ordre qui se donne à tous les Prêtres dans leur Ordination, et qui est inséparable du caractère sacerdotal : la seconde est la puissance de Jurisdiction, qui se pourroit donner à des Ecclesiastiques qui ne seroient pas encore Prêtres, en leur conférant un Bénéfice à charge d'âmes. La puissance d'Ordre donne le pouvoir intérieur et surnaturel qui est nécessaire du côté du Ministre, afin qu'il puisse remettre les péchés. La puissance de Jurisdiction donne ce qui est requis du côté des Fidèles, savoir, l'autorité de les juger quand ils s'accusent de leurs péchés. Ces deux puissances sont absolument nécessaires pour la validité du Sacrement de Pénitence : or c'est la puissance de Jurisdiction, que l'Evêque accorde par l'Approbation dont il s'agit ici. " (CONDUITE DES CONF. 2. p. c. 1)



Ainsi " on distingue deux sortes de Juridictions, dont l'une s'appelle ordinaire, et l'autre déléguée. La Jurisdiction ordinaire est celle qui suppose le titre d'un Bénéfice, ou d'un Office à charge d'âmes, *par exemple*, d'un Evêché, d'une Cure, ou d'une Supériorité dans une Maison Religieuse. La Jurisdiction déléguée est celle qui se donne, par simple commission, à ceux qui n'ont point charge d'âmes, ou qu'on donne à ceux qui ont charge d'âmes sur des personnes qui ne dépendent point de leur Jurisdiction ordinaire. Les Aumôniers des Vaisseaux et des Armées sont censés Pasteurs ordinaires des personnes qui sont sur leurs Bords et dans leurs Régimens." (IBIDEM.)



## CHAP. VII.

### DE L'INSTALLATION

#### DES EVEQUES ET DES CURE'S INTRUS.

D. *QUE faut-il penser des Evêques Constitutionnels établis conformément aux décrets de la soi-disant Constitution Française ?*

R. Il faut penser, que ce sont des hommes sans vocation, sans juridiction, et conséquemment sans pouvoirs.

1°. Ils sont sans vocation. Aucun d'eux ne peut se dire, comme S. Paul, appelé, non par les hommes en général, ou par aucun homme en particulier; mais par J. C. et par Dieu le Père. *Non ab hominibus, neque per*

*dominem, sed Per Jesum Christum & Deum Patrem.*  
 (EPIST. GAL. CAP: I.) Nous devons le répéter: nul d'entre eux ne peut se permettre cette expression: "je suis appelé par la volonté de Dieu." *Vocatus....per voluntatem Dei.* (1. COR. I.) Ils ont été appelés par une assemblée profane, purement séculière et sous tous les rapports incompétente.

2° Ils sont sans aucune Jurisdiction, conséquemment sans pouvoirs. L'Eglise, bien loin de leur avoir conféré l'institution Canonique, seule conservatrice de la Chaîne Apostolique, et seule garant de la Jurisdiction essentiellement nécessaire pour exercer les fonctions de l'Episcopat, les a par le ministère de son Chef repoussés avec horreur. Le Souverain Pontife dans son Bref du 19. mars 1792, les a déclarés faux Evêques, *Pseudo-Episcopi*, qui sacrilègement ordonnés ont envahi sans mission Canonique des sièges occupés par leurs Pasteurs légitimes qui... *sacrilegè ordinati, Episcopales sedes, quibus legitime præerant Pastores, absque Canonica Missione invaserunt.* Ils sont semblables à ceux dont parle S. Paul dans sa 2. aux Corinthiens: c'est-à-dire, faux Apôtres de J. C. *Ejusmodi Pseudo-Apostoli sunt operarii subdoli transfigurantes se in Apostolos Christi.* (CAP. II.)

D. Ils ont été ordonnés Evêques; ainsi ils perpétuent la Chaîne Apostolique, et sont successeurs des Apôtres.

R. Ce n'est point ici le moment de discuter le mode de leur ordination, il suffit de dire qu'elle a été faite contre toutes les loix divines, au mépris de tous les saints Canons, et malgré le cri de l'Eglise Universelle, qui a hautement protesté contre. "Nous avons dû nous écrier, (*ce sont les expressions du Souverain Pontife*) apprenant qu'on venoit d'imposer criminellement les mains à un si grand nombre d'usurpateurs, que dans très peu de tems presque toutes les Eglises de France s'étoient trouvées occupées par des intrus: *Tam multis manus impositas nefariè fuisse, ut brevi dierum spatio, ferè omnes*

*istius Regni Ecclesiæ ab intrusis fuerint occupatæ ;* “ Nous avons dû nous écrier qu’il n’étoit jamais rien arrivé de semblable dans l’Eglise de Dieu.” *Exclamare debuimus, nihil simile unquam in Ecclesiâ Dei accidisse.* (BREF du 19. Mars 1792.) Or ces expressions démontrent que le Souverain Pontife n’a certainement pas retiré la Chaîne Apostolique des mains des Pasteurs légitimes dont il fait l’éloge, et dont il défend la cause, pour la mettre dans les mains de ces misérables. Ils ne font donc pas successeurs des Apôtres. D’ailleurs un Evêque légitime est de droit divin constitué dans son Diocèse : nulle Puissance ne peut le destituer sans un délit légalement constaté, et sans observer les règles Canoniques. Il est le véritable époux de son Eglise : usurper sa place, c’est se rendre coupable d’adultère spirituel et d’intrusion.

Ces Evêques Constitutionnels n’étant pas entrés par la porte dans la Bergerie, ne font d’après les propres expressions de J. C. dans l’Evangile selon S. Jean (10) que des voleurs et des larrons. *Qui non intrat per ostium in ovile ovium, sed ascendit aliunde, ille fur est & latro.* Les brebis n’ont point connu leur voix ; elles les ont fui au lieu de les suivre, selon ces autres paroles de J. C. *Alienum non sequuntur, sed fugiunt ab eo : quia non novērunt vocem ejus.* (IBID. V. 5.)

D. Les fidèles les ont reçus avec acclamation, les ont installés avec joie ; les brebis ont donc connu leur voix, et ne les ont pas regardés comme des voleurs et des larrons.

R. Les fidèles les ont reçus avec acclamation, les ont installés avec joie : mais quels fidèles ? Juste Ciel ! Des fidèles, peu attachés à la foi de leurs Pères, indifférens sur toute espèce de culte ; des fidèles sans principes, sans mœurs, et séduits par des ouvrages imposteurs repandus avec profusion, sans qu’on voulût permettre aux Pasteurs légitimes de se faire entendre : \* des fidèles, les uns éblouis par l’argent des factieux, les autres trompés par

\* On fait que les Pasteurs légitimes ne pouvoient parler et qu’on poursuivoit les Lettres Pastorales à outrance.



les promesses infidieuses des Philosophes Atheés ; ceux-ci effrayés par l'appareil menaçant, dont ces intrus se faisoient environner au moment de leur installation violente, ne se présentant qu'entourés de piques, de bayonnettes, et d'épées ; ceux-la frappés de la crainte de la persécution, des tourmens, de la mort. Mais tandis que les factieux envahissoient les sièges à main armée, les honnêtes gens consternés de leur côté, gémissaient dans l'amertume de leur cœur, protestoient contre la violence, conjuroient le Ciel avec larmes d'appaiser la tempête, erroient çà et là comme des brebis sans Pasteur, et ne formoient des vœux, que pour le retour des Pasteurs légitimes.

*D. Ils ont écrit au Pape en signe de Communion, cela ne doit-il point suffire ?*

*R. Le Pape nous avertit dans son Bref déjà cité, que telle fut la conduite des Schismatiques et des Hérétiques dans les différens siècles. Ad hujusmodi contestationem officiorum genus agnoscitur depromptum, veluti ex Archetypo, à nefariis Schismaticorum et Hæreticorum scholis. “ Photius écrivit au Pape S. Nicolas, Luther à Leon X, Pierre Paul Duvernier le jeûne à Jules III. ; de même, continue le S. Père, les Evêques Constitutionnels ont dernièrement publié un ouvrage intitulé : Accord des vrais principes de l'Eglise, de la Morale et de la Raison sur la Constitution Civile du Clergé de France, par les Evêques des Départemens, Membres de l'Assemblée-Nationale-Constituante à Paris, qu'ils ont rempli de sentimens erronés, schismatiques et hérétiques, déjà souvent réfutés et rejetés. In quod omnes conjecerunt erroneos, schismaticos, et hæreticos, sæpius refutatos et rejectos sensus : et pour tromper plus facilement les Peuples, ils ont eu la mauvaise foi de mettre à la fin de ce méchant ouvrage, une lettre qu'on suppose nous avoir été écrite, voulant, par cette ruse, insinuer aux gens simples, qu'elle nous avoit été adressée. Adjectâ in fine ejusdem improbi operis, ad populos faci-*

*lins decipiendos, ementitâ quâdam epistolâ, perinde ac si illa ad nos missa fuisset. ”*

Vous voyez par ce témoignage du Souverain Pontife ce qu'il faut penser de leurs lettres écrites à Rome. Quoique frappés d'aveuglement, ils ont néanmoins toujours pressenti, que Rome rejetteroit leur lettre avec horreur. Delà cette mauvaise foi, cette fourberie des Intrus, qui devenant funeste aux Fidèles Chrétiens, obligea sa Sainteté de leur donner cet avertissement : “ Gardez-vous bien surtout d'avoir aucune communication quelconque, principalement en matière de Religion avec les Intrus et Jureurs, de quelque nom qu'on les appelle..... Prémunissez-vous aussi contre les Lettres Pastorales des Intrus, contre leurs lettres d'avis ; et contre les écrits de toute espèce qu'ils ont déjà publiés, ou qu'ils pourront publier dans la suite. ” (BREF de 1792.) D'ailleurs, “ lorsqu'un homme est pourvu d'un Evêché, il ne lui suffit pas d'écrire à Rome ; autrement ce ne seroit plus qu'une formalité et une simple lettre d'avis ; il faut que Rome confirme sa nomination et lui confère la Jurisdiction par l'Institution Canonique ; confirmation et institution, que le Souverain Pontife accorde ou refuse selon les qualités du sujet présenté Or le Souverain Pontife par le même Bref adresse au Clergé et au peuple de France, bien loin d'avoir confirmé l'Institution des Evêques Intrus et de leur avoir conféré l'Institution Canonique, leur a fait à tous une seconde et troisième monition de quitter leurs places usurpées, d'abjurer leur serment sacrilège, de donner satisfaction à l'Eglise, et de faire pénitence de leurs crimes sous peine d'Excommunication. Voilà ce que Rome par le canal des Evêques légitimes leur a envoyé, et non pas la confirmation de leur usurpation sacrilège.

*D. S'il en est ainsi, que deviennent les Curés Intrus, et les Prêtres ordonnés par les Evêques de la Constitution ?*

R. Les uns et les autres participent au crime et à la peine de leurs auteurs. 1°. Les Curés Intrus occupent

des places manifestement usurpées. Ils y existent sans Jurisdiction, sans pouvoirs, parceque leurs nouveaux Evêques n'ont pu leur transmettre et leur communiquer une Jurisdiction et des pouvoirs qu'ils n'avoient pas pour eux-mêmes. Ce sont des hommes que l'Eglise repousse et rejette, *Quos Ecclesia aversatur et rejicit*, des hommes, qui substituent l'impiété à la piété, *Pietati impietatem subrogantes*. (BREF du 19 Mars 1792.) Chaque acte, qu'ils exercent dans ces places, est donc un acte de révolte et d'irreligion. 2°. Les sujets constitutionnellement ordonnés sont des prosélites de l'erreur, de la séduction, de la révolte. On doit appliquer aux uns et aux autres ces paroles de l'Ecriture : ils couroient, et je ne les envoiois pas. *Non mittebam, ipsi currebant*. (JEREM. 23.)

D. Il existe des Curés titulaires affermentés, des Curés intrus, et il se trouve des Prêtres constitutionnellement ordonnés, vraiment vertueux ; ceux-là méritent au-moins une exception favorable.

R. Toute vertu Chrétienne est essentiellement soumise aux Loix Evangéliques : or les Loix de l'Evangile ordonnent une entière obéissance à l'autorité de l'Eglise. Ces infortunées victimes de l'erreur, au lieu de l'avoir écoutée avec respect, l'ont méprisée avec outrage. On doit donc les regarder comme des Payens et des Publicains, selon cette parole de J. C. : *Si quis Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus et Publicanus*. Ces fausses vertus semblables aux fausses vertus des Pharisiens si souvent prosrites par le Fils de Dieu, sont propres à entraîner des aveugles dans la fosse de perdition ; mais non pas à conduire des enfans d'adoption dans la voie étroite, qui conduit au Ciel : et, s'ils ne font pénitence de leurs crimes, au moment de la mort, ils sentiront l'application de ces redoutables paroles de l'Evangile ; “ Toute plante, que mon Père céleste n'aura pas plantée, sera arrachée et jetée au feu.” *Omnis plantatio, quam non plantavit Pater meus cœlestis, eradicabitur*. (MATTH. 15) C'est à de tels hommes, que J. C. dira : “ Je ne



vous ai jamais connus." *Nunquam novi vos.* " Retirez vous, ouvriers d'iniquité." *Discedite à me, qui operamini iniquitatem.* (MATTH. 7.)

C'est pour leur faire éviter ce malheur, que le Souverain Pontife leur tient ce langage si digne du successeur de S. Pierre et du Chef de l'Eglise Romaine : " Nous conjurons par les entrailles de J. C. tous les complices de ce schisme, quelque soit leur manière d'y adhérer, mais surtout nous exhortons, nous prions, nous conjurons les Ministres de l'Autel, de réfléchir, combien il est indigne, combien il est pervers, combien il est criminel, de voir des fidèles, et des Ecclesiastiques entr'autres, donner les mains à ce lamentable Schisme, et le favoriser.... Qu'ils tremblent à la seule pensée de ce terrible jugement, et au souvenir de ce feu vengeur, qui doit dévorer ceux qui, par leur propre faute, prolongent un Schisme, que leur retour par la pénitence auroit pu étouffer..... *Omnes hujus Schismatis, quovis modo participes, maximèque sacros Ministros, in visceribus Jesu-Christi iterum enixè hortamur et obsecramus, ut cogitent, quàm indignum, quàm per-versum, quàm miserrimum sit Fideles præsertim Ecclesiasticos, exitiali huic Schismati favere et obsecundare. .... Horreant sanè meditantes, quàm terribilis expectatio judicii et ignis æmulatio eos conjumptura sit, quorum operâ efficitur, ut Schisma, quod per eorum pœnitentiam tolli posset, etiam perduret.*





## CHAP. VIII.

DE LA CONDUITE DU CLERGE' DE FRANCE  
A L'EGARD DU SERMENT.

D. *LES* Evêques pouvoient parer facilement aux malheurs que la Religion vient d'éprouver en France ; l'obéissance de leur part aux décrets de l'Assemblée-Nationale auroit mis le Royaume dans le cas de ne point recourir aux Intrus : la tranquillité, la paix eût régné dans l'intérieur, et en montrant de l'attachement pour leurs peuples, ils auroient fait preuve de leur fidélité à l'Eglise et à l'Etat.

R. Les Evêques ne pouvoient s'écarter de cette maxime de S. Pierre : " il faut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes." *Obedire oportet Deo magis quàm hominibus*. (ACT. APOST. CAP. 5. v. 29.) L'Assemblée exigeoit un serment que Dieu leur défendoit de prêter : et s'ils ont quitté leur peuple, l'indifférence n'en à point été la cause : ils l'ont fait pour se conformer à cet avis de J. C. : " Lorsqu'ils vous persécuteront dans une Ville, fuyez dans une autre." *Cùm autem persequentur vos in Civitate istâ, fugite in aliam*. (MATTH. CAP. 10 ) Quant à l'Eglise et à l'Etat, ils ont fait preuve, en refusant le fatal serment, de leur fidélité envers l'un et l'autre. Vous avez vu dans le chapitre précédent ce que l'Eglise pense des Evêques de la Constitution, voyons dans celui-ci ce qu'elle pense des Evêques Catholiques restés fidèles à leurs devoirs. Ecoutons ce qu'elle leur dit par l'organe de son Chef.

“ Affermis dans vos principes par nos avis paternels, vous vous êtes rendus de plus en plus recommandables par votre inébranlable constance, les uns, en supportant hors de vos Eglises et même hors du Royaume, les rigueurs de l'exil avec un invincible courage ; les autres, en restant dans leurs propres Eglises en but à la persécution de leurs ennemis ; les derniers enfin, en souffrant glorieusement la honte de l'indigence et de la prison. ... C'est pourquoi, à l'exemple de S. Leon, nous rendons grâces à Dieu, et nous nous livrons aux transports d'une sainte confiance, apprenant que l'esprit de la Foi anime tellement votre Catholicité, que le poison de l'Hérésie n'a pu entamer en aucune manière l'intégrité de vos cœurs. .... Quoique nous nous trouvions éloignés de vous par la distance des lieux, nous sommes néanmoins avec vous par l'unité de la même Foi. ” *Nostris enim paternis vocibus confirmati, magis magisque egregiâ constantiæ laude enitivistis ; alii ex vobis invictò animo exilium tolerantes extra Ecclesias vestras et extra ipsum Regnum, alii injuriis adversantium ac insectationibus obnoxii in vestris ipsis Ecclesiis, alii denique carceris etiam squalorem sustinentes. .... Quapropter Nos cum Sancto Leone gratias agimus Deo, et multam fiduciam piæ exultationis accipimus, cum Catholicam Fraternitatem ita spiritu Fidei vigere cognoscimus, ut cordibus vestris nihil infirmitatis hæretica possit inferre tentatio. ... Quamvis ergo magna locorum intervalla nos dividant, unitate tamen vobiscum sumus.* (BREF. du 19. Mars 1792.) On ne peut ajouter à ces expressions..

C'est ici le lieu de dire, que sa sainteté félicite ensuite les Chanoines, Curés, Professeurs d'Universités, Directeurs de séminaires, Religieux et Religieuses, Laïcs, et généralement tous les Chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui demeurés, à l'exemple de leurs Pasteurs, inébranlables dans la foi, ont en grand nombre souffert avec un courage héroïque les injures, l'exil, les prisons et toutes les vexations qu'on faisoit éprouver aux Catholiques. Ce langage prouve, que l'Eglise, bien éloignée



de blâmer leur conduite, se glorifie au contraire de leur constance.

Après avoir reçu le témoignage de l'Eglise, recevons celui de l'Etat : il n'est pas moins glorieux : le Monarque certain que, trouvé coupable parce qu'on desiroit qu'il le fût, il alloit être sous peu traîné à l'échaffaud, se prépare à ce grand sacrifice en vrai Disciple de J. C. , fait son Testament, et dans ce monument à jamais mémorable, rend le plus bel hommage à la Religion de ses Pères, et la plus éclatante justice au Clergé Catholique.

Ses Illustres frères arrachés comme par miracle au couteau des factieux, s'accordent parfaitement avec le Souverain qu'on opprime. “ Le Clergé de France, disent-ils dans la Déclaration qu'ils donnerent avec les Princes de leur Sang, en date du 8 Août 1792, le Clergé de France étant demeuré inébranlable dans ses devoirs, à l'exception d'un très petit nombre de renégats, qui se sont rendu justice en se separant d'un Corps digne de la vénération publique, on a vu l'Assemblée, non seulement oser déclarer les Sièges Episcopaux vacans, interdire les fonctions Apostoliques à ceux qui les tenoient de Mission Divine, et les remplacer par de faux titulaires dépourvus d'Institution Canonique ; mais encore joindre à la violation de toutes les règles, toutes les horreurs de la persécution, livrer les Ministres de la Religion aux fureurs d'une populace effrénée, les jeter dans les fers, les bannir, et porter contr'eux des décrets dictés par le fanatisme le plus inhumain.” Le Clergé, en refusant courageusement le serment si funeste à la France, n'a donc point agi contre l'Etat ; mais bien plutôt a agi conformément aux vrais intérêts de l'Etat, et a pris le seul parti qu'il y avoit à prendre dans ces conjonctures malheureuses.

La perte des biens, les railleries, les outrages des factieux, les prisons, l'exil et la mort même, étoient infiniment préférables à une infidélité criante, qui, en

les couvrant d'infamie, les eût rendus des prévaricateurs insignes aux yeux de l'Eglise et de l'Etat, de Dieu et des hommes.

*D. Soit ; que les Evêques, en leur qualité de successeurs des Apôtres, ne pussent se séparer du Pape leur Chef ; mais les Curés, au moins, pouvoient acquiescer au desir de la Nation.*

R. Sans vouloir égaler ici les Curés aux Evêques, nous répondons que les pressans motifs qui défendoient aux Evêques de prêter le serment, devoient agir avec la même autorité sur l'esprit et la conscience des Curés, des Ecclesiastiques quelconques, et généralement de tous les Chrétiens. La Foi est Une pour tous les hommes sans distinction : attaquée, combattue par les décrets de l'Assemblée, nul Chrétien, nul Catholique ne pouvoit, sans crime, émettre un serment qui le plongeoit dans une Apostasie manifeste. Les jureurs en effet ont, par leur serment, substitué un régime profane et sacrilège à la place d'un régime saint et légitime. *Sacro legitimoque regimini profanum & sacrilegum regimen succederunt.* (BREF du 19 Mars 1792).

*D. Un grand nombre de Curés a juré ; par ce moyen ils ont conservé la paix dans leurs Paroisses : leur serment a donc été avantageux à l'Etat.*

R. Oui, leur serment a été avantageux : mais cet avantage s'est tourné du côté de l'Eglise : il a été comme une pierre de touche qui a servi à distinguer les vrais Curés, les vrais Pasteurs d'avec ceux qui n'en avoient que la couleur et l'apparence. L'ambition, l'intérêt, l'attachement à des parens, à des proches, l'incertitude de l'avenir, tels sont en abrégé les tristes motifs qui ont précipité tant de Prêtres dans cet abyme de perdition où ils sont descendus. Puisse le Ciel, exauçant nos vœux, faire tomber l'épais bandeau qui les aveugle ! On ne peut dire enfin qu'ils ayent conservé la paix dans

leurs Paroisses : la commotion, vrai chatiment du Ciel, s'est montrée générale ; et leurs malheureuses Paroisses n'ont pas été moins agitées que celles des Curés Catholiques. Les gens de bien, les fidèles vertueux, qui ont pu s'y trouver, les ont vus et ont gémi ; et les factieux, qui les avoient potissés à faire le serment, leur ont dans la suite prodigué leur haine et leur mépris ; ainsi que le remarque le Souverain Pontife, d'après le témoignage de plusieurs Evêques de France : *Qui penitus excæcati in errore perstare maluerunt, non levi dedecoris notâ apud omnes ordines sunt inusti, et de suâ existimatione deciderunt penes illos etiam qui ad ejusmodi apostasiam eos impulserunt : quemadmodum à pluribus Episcopis nobis nuntiatum est.*

D. *Qu'est-il résulté de cette opiniâtreté des Evêques et du Clerge ?*

R L'homme sensé ne qualifera jamais ainsi une fidélité à ses devoirs vraiment sage et vraiment éclairée. Les Evêques ne pouvoient égarer leurs Diocésains, ni les Cures leurs Paroissiens. L'inébranlable fermeté du Clergé de France a produit le plus grand bien : il a déployé, ce Clergé vertueux (*quelques apostats exceptés*) toute la force et toute l'énergie des beaux jours de l'Eglise, et a prouvé par des faits, à la vue de l'univers entier, que les Ministres du Sanctuaire savoient sacrifier biens, revenus, fortunes, pour se reposer uniquement sur la providence paternelle de celui qui dit dans l'Evangile, " Qu'il faut avant tout chercher le Royaume de Dieu et sa justice." MATT. 6. 23. S'il vécût autrefois dans l'abondance, sa conduite et ses œuvres ont montré qu'il savoit, à l'exemple de l'Apôtre, vivre dans l'indigence : il a mis enfin tous les Rois dans le cas d'appercevoir que la Religion Catholique est l'amie sincère des Trônes et des Césars. Il a été opprimé, dira-t-on ; mais il a été opprimé avec le bon droit, et a fait envier au victorieux même l'honneur et la gloire



d'une telle défaite. Les Chrysostômes, s'ils existoient de nos jours, en feroient l'éloge, et les Athanases en loueroient la fermeté. Les Ecclésiastiques sont aujourd'hui persécutés en France; tel fut toujours, dit J.C. le sort des Justes et des Prophètes; mais il viendra un jour où l'impartiale postérité chargera leurs persécuteurs d'anathèmes, et portera sur la tombe de ces courageux défenseurs de la Foi des palmes et des lauriers.

---

CHAP. IX.

*De la Conduite que devoit tenir le Peuple en France, voyant le Clergé rejeter le Serment comme illicite et sacrilège.*

D. *QUELLE conduite devoient tenir les Fidèles en France, en voyant d'un côté l'Assemblée exiger impérieusement le serment, et les Evêques de l'autre le repousser à la tête de leur Clergé, comme illicite et sacrilège?*

R. Le peuple voyant les Evêques de France à la tête de leur Clergé, et non seulement les Evêques de France, mais le Souverain Pontife, et avec lui tous les Evêques de l'Univers Catholique, repousser le serment comme étant réellement illicite et sacrilège, devoit aussitôt s'arrêter, et se souvenir que l'Eglise est infail-  
lible, qu'elle ne peut pas condamner ce qui n'est point

condamnable, et qu'elle est établie par J. C. Juge compétent et exclusif en tout ce qui peut concerner le spirituel.

Il n'auroit jamais dû, ce peuple trop confiant aux écrits des factieux, s'eriger en juge des consciences, et soutenir, comme il l'a fait pendant la Révolution, l'odieux personnage de persécuteur acharné. Faisse le Ciel que la conduite qu'il a tenue n'attire pas sur lui ces chatimens sévères dont l'Ecriture menace ceux qui persécutent les Prophètes et les Justes !

*D. L'Assemblée affuroit que le serment n'avoit rien d'illicite ; cela ne devoit-il pas suffire au peuple ?*

*R. 1°. L'Assemblée soutenoit par toutes sortes de moyens cette monstrueuse production qu'elle venoit d'enfanter. Peu contente d'avoir envahi les droits du Trône, elle vouloit envahir encore les droits de l'Autel ; mais elle avoit oublié que J. C. constamment fidèle à ses promesses, soutient son Eglise, la dirige et l'éclaire pour appercevoir l'erreur et les détours.*

*2°. La décision de l'Assemblée ne suffisoit pas pour tranquilliser les consciences. Ouvrez les Divines Ecritures, et vous trouverez qu'en matière de Religion, il vous est commandé d'écouter l'Eglise, et que nulle part il ne vous est commandé d'écouter des hommes sans caractère et sans autorité, connus d'ailleurs par leur parjure et leur infidélité manifeste à leurs mandats.*

*D. Il y avoit des abus dans le Clergé ; il falloit les réformer.*

*R. Il étoit impossible que dans un corps moral, aussi multiplié que l'étoit le Clergé de France, il ne se trouvât quelques abus : mais cette réforme étoit-elle du ressort et de la compétence des Laïcs ? Les Evêques sont les Pasteurs, les Laïcs sont le Troupeau. Accorder*

aux Laïcs le droit de réformer les Evêques, c'est renverser l'ordre des choses, et autoriser les Brebis à conduire le Pasteur.

S. Paul apperçoit des abus qui se glissoient dans l'Eglise de Corinthe : a-t-il recours aux Laïcs pour les réformer ? N'est-ce pas lui qui reprend ces nouveaux Chrétiens et les corrige avec force ? “ Lequel préférez-vous, *leur dit-il*, ou de me voir venir à vous la verge à la main, ou de me voir venir avec un esprit de douceur et de charité ? ” *Quid vultis ? In virgâ veniam ad vos, an in charitate & spiritu mansuetudinis ?* (1 COR. 4. v. 21) Et depuis cet Apôtre, l'histoire de toutes les Nations Catholiques et la discipline de tous les siècles ne nous apprennent-elles pas que l'Eglise n'a jamais été reformée par la puissance temporelle ? \*

Lorsque les Princes Catholiques ont aperçu des abus, ils les ont fait remarquer aux Evêques et aux Souverains Pontifes ; mais dans aucun tems ils n'ont été autorisés à faire la reforme par eux-mêmes ; or s'il en est ainsi des Princes Souverains et légitimes, religieux et Chrétiens, à plus forte raison une Assemblée illégale et parjure étoit-elle, sous tous les rapports, incompétente pour tenter une réforme.

D. *Le Peuple vouloit le bien, et, confiant dans ses Députés il croyoit que l'Assemblée cherchoit à le faire.*

R. Les Instructions Pastorales des Evêques, les avis du Clergé du second ordre, soutenus par la décision du S. Siège, et dont le peuple avoit connoissance malgré la fureur de la persécution, suffisoient pour lui faire ouvrir

\* Si quelque Prince avoit entrepris de réformer par lui-même certains abus spirituels, on pourroit dire qu'il auroit outre-passé les bornes de sa puissance. “ Les Rois sont pour gouverner l'Etat, mais l'Eglise est établie par J. C. pour gouverner les ames. ” *Regi corpora, animæ Sacerdoti.* (CHRISOST. homel. 4. de verb. Isaïæ, ubi de facto Osæ,



les yeux. On lui prouvoit clairement l'usurpation violente que l'Assemblée faisoit de tous les droits Ecclésiastiques et Civils, au mépris de ses sermens, au mépris de ses mandats, et que ce n'étoit nullement l'amour du bien, mais le bouleversement de l'Autel et du Trône, qui étoit le véritable objet de ses criminelles entreprises. Comment le peuple pouvoit-il après cela penser de bonne foi, qu'une Assemblée tumultueuse, qui n'étoit après tout qu'un simple résultat de députés d'Assemblées Baillagères, sans guide et sans chef, avoit acquis tout-à-coup le droit inoui d'arracher l'encensoir de la main des Pontifes et le sceptre de la main des Bourbons ? Des ouvrages Catholiques, tous plus clairs les uns que les autres, qu'on venoit à bout de lui faire connoître, ne devoient-ils pas l'arrêter dans sa méprise, et lui faire comprendre que l'Assemblée avoit totalement perdu le bien de vûe, pour se livrer à la passion, à l'injustice, et généralement à tous les crimes ? Le peuple a été trompé ; mais, il faut l'avouer sans détour, il a donné sans répugnance les mains à l'imposture.

*D. On lui persuadoit, que des motifs, bien moins de Religion que d'intérêt, étoient la seule cause de l'opiniâtreté des Evêques et de leur Clergé : dans ce cas ne devoit-il pas se tenir sur la défiance ?*

*R.* La voix de la calomnie que l'on faisoit réentendre aux oreilles de ce peuple crédule, ne le justifie pas pour cela ; autrement le peuple Juif eût été innocent de la mort de J. C. Il devoit se décider par principe, et non par prévention. En effet, dans le tems même où l'on s'efforçoit avec malignité de prêter au Clergé des vues intéressées, le Clergé de son côté donnoit des preuves indubitables de son parfait desintéressement : car pour soulager le peuple et l'Etat, il offroit de payer une partie considérable de cette dette nationale, contractée sous les Regnes précédens ; dette qui, malicieusement exagérée, inquiétoit le peuple, et servoit les factieux ; mais comme on avoit juré sa perte, on rejetta cette offre

généreuse pour le dépouiller avec une féroce indignité de ses propriétés, les plus anciennes et les plus sacrées du Royaume. Ses ennemis étonnés de son entière résignation après cette révoltante injustice, lui proposèrent le serment, voulant lui enlever en outre le seul bien qui lui restoit, sa religion et son honneur, et précipiter le peuple dans les erreurs les plus grossières et les plus monstrueuses. Alors ce Clergé si visiblement opprimé s'éleva au dessus de lui-même, remonta à la hauteur de ces grands hommes qui vécurent dans les beaux jours de l'Eglise, et montra par ses œuvres qu'il étoit prêt à souffrir les privations, l'exil, la misère et la mort même, plutôt que de devenir apostat et perfide.

Les uns dès-lors furent inhumainement massacrés, les autres exilés avec plus de cruauté que les anciens tyrans n'exilèrent jamais les Confesseurs et les Martyrs de J. C. N'importe, ce Clergé courageux ne chancela pas dans sa foi ; mais il prouva à tous les peuples de l'Europe, que les vrais Prêtres de J. C. savent souffrir, et non trahir. Une telle conduite ne devoit-elle pas désarmer le peuple François : et ne l'auroit-elle pas désarmé en effet, s'il n'eut été possédé de l'ardent desir d'envahir par violence les biens et les revenus de l'Eglise ? Nous ne développerons point ici cet humiliant article ; mais nous dirons en passant, que voila le vrai ressort qui l'a mis en mouvement ; ressort dont les factieux connoissoient la force et la puissance ; ressort qui a mis la hache à la main de la plupart de François, et a fait du peuple le plus civilisé de l'Europe, le peuple le plus féroce et le plus barbare. Jamais sous les Empereurs Payens, l'Eglise n'avoit éprouvé une persécution si longue et si violente.

*D. Selon vous, le Peuple François pourroit être rangé sur la ligne des persécuteurs : cette qualification n'est-elle pas trop dure ?*

*R. Qu'on lise l'histoire des persécutions sous les Empe-*

*D.*  
tant  
av  
pas é  
à n  
tads  
réser

reurs Payens ; qu'on lise la persécution faite au Clergé et à tous les gens de bien dans la Révolution Française ; qu'on institue ensuite la comparaison, et l'on trouvera que les Révolutionnaires modernes ont enchéri sur les Dioclétiens et les Nérons. Au reste ces traits de barbarie et de férocité, dont la France vient d'être le sanglant théâtre, ne doivent point étonner l'homme qui réfléchit et qui pense. Certains principes de Religion naturelle retenoient encore les Payens dans leur aveuglement, tandis que les Revolutionnaires de nos jours les ont tous ou méconnus ou étouffés. Ils ont foulé aux pieds avec un égal mépris toutes les Loix naturelles, et toutes les Loix divines et humaines. Une prévarication de ce genre ne devoit-elle pas traîner à sa suite les plus affreux désordres et toutes sortes de malheurs.



## CHAP. X.

*De la Conduite qui doit tenir maintenant le  
Peuple de France pour sortir de l'Erreur.*

D. **LE** peuple de France s'est rendu criminel en adoptant le système révolutionnaire des factieux ; son crime est avéré, on ne peut en disconvenir ; cependant tous ne doivent pas être indistinctement rangés sur la même ligne ; on sait, à n'en pouvoir douter, qu'il en est qui se sont conservés intacts : et on peut dire à leur occasion, que Dieu s'en est réservé sept milles qui n'ont pas fléchi le genou devant Baäl.



R. Les Fidèles de l'un et de l'autre sexe qui ont eu le courage et la fermeté de résister à l'orage, et de se soutenir au milieu de cette affreuse tempête qui vient d'agiter la France entière, bien loin de pouvoir être confondus dans la foule des rebelles, méritent au contraire tous les éloges de la Religion, et nous l'espérons d'eux, comme S. Paul l'espéroit des Fidèles de Corinthe, que Dieu les conservera dans ces dispositions heureuses, jusqu'au moment où il les appellera pour paroître devant lui. L'Eglise les exhortera à continuer d'opérer leur salut avec crainte et tremblement, selon cette parole de l'Apôtre : *Cum metu et tremore vestram salutem operamini.* (PHIL. 2) Et le Monarque leur adressera ces consolantes paroles : " Que le Seigneur vous accorde la miséricorde et la vérité, et moi je vous félicite dès ce moment d'une conduite si religieuse et si louable. *Et nunc retribuet quidem Dominus misericordiam et veritatem : sed et ego reddam gratiam, eo quod fecistis verbum istud.* (2 LIV. DES ROIS, C. 2.)

D. Il y a trois classes de personnes qui ont adopté en France les principes révolutionnaires : 1°. Ceux qui après avoir prêté les sermens exigés, ont occupé des places : 2°. Ceux qui ont prêté les sermens exigés sans occuper de places, et ceux qui, sans prêter serment, ont approuvé d'une manière directe ou indirecte ce qu'ils voyoient faire. 3°. Ceux qui n'ont pas juré, mais qui ont suivi le parti des jureurs, soit par inclination, soit par crainte. Quelle conduite doivent-ils maintenant adopter pour réparer leur faute ?

R. 1°. Ceux qui ont prêté le serment doivent nécessairement le retracter. Par ce serment, en effet, que le Souverain Pontife appelle Impie, *Impium Sacramentum*, (BREF cité pag. 44.) ils ont, non seulement embrassé l'erreur, mais ils ont juré en outre de la maintenir de tout leur pouvoir : Or un serment de ce genre, qui renferme un véritable abandon de la Foi Catholique, doit être indispensablement retracté de la part de

quie  
à l'  
pre

2

ont  
prot  
les a  
folus  
d'ex

L  
la R  
quoi  
la T  
Cep  
ples  
nous  
confi  
été a  
qu'il  
la fo  
et oc  
de to  
ordre  
volut  
mini  
d'inn  
Il est  
suivre  
volte  
leur i  
de le  
écart  
bras.

\* S  
fanatig  
défense  
comme

quiconque, touché d'un repentir salutaire, veut revenir à l'Eglise Romaine. On ne peut leur dissimuler cette pressante obligation.

2°. Quant à ceux qui ont occupé des places, les uns ont prêté le serment et occupé ces places dans la vûe de protéger de leur mieux les propriétés et les personnes ; les autres ont prêté le serment et occupé ces places, résolus de soutenir la Constitution de tout leur pouvoir, et d'exécuter ponctuellement les ordres des factieux.

Les premiers ont commis un crime réel aux yeux de la Religion ; car il n'est jamais permis de faire un mal, quoiqu'il puisse en résulter un bien, comme l'enseigne la Théologie : *Facienda non sunt mala ut eveniant bona*. Cependant, comme on ne peut pas exiger que de simples Laïcs soient au fait des matières Théologiques, il nous semble que la droiture de leur intention diminue considérablement la grandeur de leur faute ; et s'ils ont été assez heureux pour ne pas s'en départir, nous croyons qu'il leur suffira de rétracter le serment qu'ils ont eu la faiblesse de prêter. Ceux qui au contraire ont juré et occupé des places, résolus de soutenir la Constitution de tout leur pouvoir, et d'exécuter ponctuellement les ordres des factieux, sont de vrais complices de la Revolution : ils ont prêté, autant qu'il a été en eux, leur ministère à cet ouvrage d'iniquité : le sang de tant d'innocens répandu, retombe visiblement sur leur tête. Il est difficile de leur tracer la ligne qu'ils auront à suivre pour réparer les maux incalculables dont leur révolte est la cause. On doit laisser à l'Eglise le soin de leur imposer une satisfaction proportionnée à la grandeur de leurs crimes, lorsque repentans de leurs honteux écarts, ils viendront se jeter humblement entre ses bras.\*

\* Si un homme en place, modéré dans le principe, étoit devenu fanatique, ou si un homme, fougueux dans le principe, étoit devenu défenseur des gens de bien, cette variété de conduit. deviendrait comme la mesure dont il faudroit se servir pour le juger.

3°. Ceux qui, sans prêter aucun des sermens exigés, et conséquemment, sans occuper aucune place, ont néanmoins approuvé d'une manière directe ou indirecte le mal qu'ils voyoient faire, nous paroissent mériter l'application de ces paroles de l'Apôtre : "Ceux-là sont dignes de mort (*ceci s'entend de la mort Spirituelle*) non seulement qui font ces choses, mais même qui approuvent ceux qui les font." *Digni sunt morte, et non solum qui faciunt ea, sed etiam qui consentiunt facientibus.* (ROM. I. 32.)

Les injustices étoient trop sensibles, trop multipliées, trop parlantes, pour qu'on puisse entreprendre de justifier leur conduite. Pour rentrer dans les voies de la justice, ils seront obligés de subir les Loix d'une indispensable satisfaction; satisfaction à Dieu, satisfaction au prochain.

4°. Enfin, ceux qui ont suivi les Jureurs et les Intrus, soit par inclination, soit par crainte, sont des hommes qui ont quitté les Pasteurs légitimes, les Evêques, le Souverain Pontife, l'Eglise en un mot, pour s'attacher à des apostats, à des parjures. Leur crime est grand aux yeux de Dieu et des hommes : leur promettre un facile pardon après une erreur si grossière, ce seroit les égarer et les tromper.

Au reste, ce n'est point à nous, c'est à l'Eglise qu'il appartient de prononcer sur des fautes de cette nature. Ces différentes classes de pécheurs recevront de sa part des avis salutaires relatifs à la grandeur de leur chute. Ce que nous pouvons assurer, c'est qu'elle ne leur fermera jamais la porte de la pénitence. Mère tendre, elle fera toujours propice à leur retour : et après avoir consulté dans sa sagesse les règles de sa discipline, elle leur déterminera par l'organe de leur Evêque, ce qu'ils auront à faire pour expier leur lamentable erreur. Il nous semble entendre déjà le Souverain Pontife adresser ces paroles de son Bref à ceux qui voudroient censurer cette tendresse maternelle de l'Eglise : "On ne peut blâmer notre Charité ..... de recevoir à une pénitence satisf-



factoire, ceux que nous avons gémi de voir enveloppés dans les filets de l'erreur. *Neque enim potest in aliquo Benignitas Nostra reprehendi, cum satisfaciētes recipimus, quos dolumus esse deceptos.*

*D. Est-ce que la bonne foi de la plupart, et surtout des peuples de la campagne, ne doit pas les excuser ?*

*R.* On ne peut supposer de bonne foi, ni dans les habitans des villes, ni dans ceux des campagnes. Ils ont tous su que notre S. Père le Pape, à la tête des Evêques, condamnoit le serment : que c'étoit pour l'avoir courageusement refusé, qu'on chassoit les Pasteurs du premier et second ordre, et qu'on persécutoit indistinctement tous les Prêtres dociles à la voix de leur conscience : ils ont vû tourmenter au milieu d'eux les Laïcs de l'un et de l'autre sexe, qui ne vouloient point adhérer aux Intrus. Prétendre, après tout ce qui s'est passé sous leurs yeux, qu'ils ont erré dans la bonne foi, c'est les dégrader sensiblement, et leur refuser, en quelque manière, le don de la raison et du bon sens.

*D. Parmi le grand nombre de coupables, il s'en trouvera sans doute qui refuseront de revenir à la vérité : que ferez-vous de ces hommes ?*

*R.* Nous dirons avec S. Paul, que tous ceux qui sont d'Israël ne sont pas pour cela Israélites ; que si un grand nombre de pecheurs refuserent d'écouter J. C. lorsqu'il existoit visiblement sur la terre, on ne doit pas être surpris d'en trouver, dans un siècle si fameux par ses scandales, qui refusent d'écouter son Eglise.

Ce Libérateur du genre humain dit, que le disciple n'est pas au dessus de son maître : *Non est discipulus super magistrum.* (MATH. 10.) Ne pouvons-nous pas ajouter à ces augustes paroles, que l'Epouse n'est pas au dessus de l'Epoux, et que, si des hommes furent sourds à la voix de J. C., on ne doit pas être surpris d'en trouver

aujourd'hui qui se montrent sourds à celle de son Eglise ?

*D. Les Intrus faisoient traîner par force les Fidèles à leurs offices : les Pasteurs légitimes, à leur retour, ne pourroient-ils pas, sinon en faire autant, du moins user d'une certaine rigueur, pour faire rentrer dans la bergerie les brebis égarées ?*

*R. Personne n'ignore qu'elle a été en France la conduite des Intrus : ils ont vérifié à la lettre ces paroles de J. C., " Le voleur ne vient que pour voler, maltraiter et perdre les brebis." *Fur non venit, nisi ut furetur, et mactet, et perdat.* (JOAN 10.) Ils ont volé les places des Pasteurs légitimes : ils ont maltraité et traîné les brebis dans la fosse de perdition. On a peine, en vérité, à comprendre comment le peuple ne les pas aussitôt reconnus pour ce qu'ils étoient, à ces indices frappans donnés par J. C. Il faut l'avouer, on ne peut s'empêcher d'appercevoir le châtiment de Dieu sur un peuple coupable, lorsqu'on réfléchit un instant sur cet excès d'aveuglement. Leur conduite est, et sera toujours en horreur à l'Eglise. Pour les vrais Pasteurs, ils doivent imiter la conduite de J. C., leur modèle et leur Chef. Or J. C. n'employa jamais que la voie de l'exemple, de la prière, de la persuasion, de la douceur pour appeler à lui les brebis d'Israël : et si le grand Apôtre animé de cet esprit qui descend d'en haut, déploya une autorité dont il étoit dépositaire contre l'incestueux de Corinthe, ce ne fut que parcequ'il en vit la nécessité et l'avantage. Instruits à cette école, les Pasteurs du second ordre doivent employer les mêmes moyens, *j'en veux dire*, l'exemple, la prière, la persuasion, la douceur, et laisser aux Pasteurs du premier ordre, *c'est-à-dire*, aux successeurs des Apôtres, le soin de déployer cette autorité dont ils sont dépositaires, lorsqu'ils le croiront nécessaire pour la correction des coupables et l'utilité des Fidèles : mais quant aux moyens de violen-*

ce et de contrainte, ils ont toujours été rejetés par J. C., les Apôtres, les S. Pères et toute l'Eglise, comme indignes de la sainteté du Christianisme.



## CHAP. XI.

### DE L'OBJET

### DU MINISTÈRE EVANGÉLIQUE.

D. *QUEL est donc l'objet du Ministère Evangélique ?*

R. La Religion Catholique-Romaine, qui est divine de sa nature, puisqu'elle a visiblement J. C. pour Auteur, qui, au dessus des passions humaines, victorieuse des révolutions et du tems, est parvenue jusqu'à nous sans aucun mélange de nouveauté, de superstition ou d'erreur, a pour objet de rendre au vrai Dieu le culte solennel et légitime qui lui est dû, d'enseigner et de faire observer à ses Disciples tout ce que le Messie vivant sur la terre prescrivit aux hommes, conformément au précepte formel qu'il en fit à ses Apôtres, lorsque les envoyant établir cette Religion dans l'univers, il leur dit : " allez, enseignez les nations, baptisez les : ... leur recommandant d'observer tout ce que vous avez appris à mon école. *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos : .... docentes servare omnia quaecumque mandavi vobis.*



D. Quels moyens a pris J. C. ? Quelles Loix a-t-il établies parmi les hommes pour arriver à ce grand but ?

R. Appellant tous les hommes à la Foi, et voulant, ainsi qu'il le dit lui-même, réunir tous les peuples sous la conduite d'un seul et même pasteur, afin qu'il n'y eût plus qu'un Pasteur et un troupeau : *unum ovile et unus Pastor.* (JOAN. 10.) " Il constitue quelques uns Apôtres, *Ipse dedit quosdam quidem Apostolos* ; quelques uns Prophètes, *quosdam autem Prophetas* ; d'autres Evangelistes, *alios verò Evangelistas* ; et d'autres enfin Pasteurs et Docteurs, *alios autem Pastores et Doctores.* (EPH. 4.) L'objet que sa providence leur assigne, est de travailler à la perfection des Saints, aux fonctions de leur ministère, *ad consummationem Sanctorum in opus ministerii* ; à l'édification du corps mystique de J. C., *in ædificationem corporis Christi* ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même Foi et d'une même connoissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge et de la plénitude selon laquelle J. C. doit être formé en nous, *donec occurramus omnes in unitatem Fidei, et agnitionis Filii Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis Christi* ; afin que nous ne soyons plus comme des enfans à qui l'on fait croire ce que l'on veut, ni comme des personnes flottantes et peu affermies dans la Foi, qui se laissent emporter à tous les vents des opinions humaines par la tromperie des hommes, et par l'adresse qu'ils ont à engager artificieusement dans l'erreur : *ut jam non simus parvuli fluctuantes, & circumferamur omni vento doctrinæ in nequitia hominum, in astutiâ ad circumventionem erroris* ; mais que, pratiquant la vérité de l'Evangile par le motif de la Charité, nous croissions en toutes choses dans N. S. Jesus-Christ, qui est notre Chef : *Veritatem autem facientes in charitate, crescimus in illo per omnia, qui est caput Christus* ; de qui tout le corps des Fidèles, dont les parties sont jointes et unies ensemble par la Foi et la Charité avec une si juste proportion, reçoit par tous les

vaisseaux et par toutes les liaisons qui portent l'esprit et la vie, *c'est-à-dire*, par les Sacremens qui en font comme les nerfs et les veines, l'accroissement qu'il lui communique par une influence proportionnée à chacun des membres de ce corps mystique, afin qu'il se forme ainsi et qu'il s'édifie par la Charité qui est son commencement et sa perfection : " *Caput Christus, ex quo totum corpus compactum, & connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui in Charitate.* (EPH. 4.)

1° Des Apôtres, des Prophètes, des Evangélistes, des Pasteurs et des Docteurs ; 2° Une parfaite unité de foi et de doctrine ; 3° Une harmonieuse liaison entre tous les membres, et une réciprocité de services les uns envers les autres ; 4°. Enfin un Amour sincère de la perfection, par la pratique des bonnes œuvres ; voilà les moyens que J. C. a choisis, dans son infinie sagesse, pour faire glorifier Dieu au haut des Cieux, et donner sur la terre la paix, non pas à tous les hommes, parceque tous les hommes ne veulent pas la recevoir, mais aux hommes de bonne volonté : *In terrâ pax hominibus bonæ voluntatis*

*D. Il suivroit de vos principes, que, dans la Religion Catholique, chaque Ministre surtout, auroit une place déterminée par la Providence, dont il ne pourroit sortir que par son ordre, pour en occuper une autre, et que quiconque exerce les fonctions du Ministère sans une vraie mission de l'Eglise, seule dépositaire des pouvoirs de J. C., seroit hors la voie du salut, et dans l'impuissance de travailler à la sanctification des âmes ?*

*R. S. Paul nous le dit clairement dans sa première aux Corinthiens, (12.) où, pour nous le faire mieux comprendre, il institue la comparaison entre le corps humain et l'Eglise. De même, dit-il, que, dans le*

corps humain, aucun des membres ne pourroit occuper la place d'un autre, sans introduire de la confusion, du désordre, et faire d'un corps bien organisé un corps difforme et monstrueux ; de même dans l'Eglise de J. C. aucun Fidèle ne peut aller occuper la place d'un autre, et déranger ce bel ordre, dont l'Esprit Saint est l'auteur, sans y introduire aussitôt la confusion et le désordre.

En Effet, c'est Dieu, *continue S. Paul*, qui distribue tous les dons accordant à chacun, selon qu'il le veut, *diuidens singulis prout vult*. Or tous sont-ils Apôtres ? *Numquid omnes Apostoli ?* Tous sont-ils Prophètes ? *Numquid omnes Prophetæ ?* Tous sont-ils Docteurs ? *Numquid omnes Doctores ?* Non, *répond cet Apôtre*, Dieu a seulement établi quelques uns Apôtres, d'autres Prophètes, d'autres Docteurs ; *quosdam quidem posuit Deus in Ecclesiâ primum Apostolos, secundò Prophetas, tertio Doctores*, pour l'utilité et le salut des Fidèles qui doivent être à leur égard, ce que sont les membres inférieurs du corps humain à l'égard des membres supérieurs. Dans l'Épître aux Hebreux, cet Apôtre des nations enseigne, de la manière la plus expresse, que les portes du Sanctuaire ne s'ouvrent que par les mains de celui qui le sanctifie et qui l'habite, et que c'est Dieu seul et non les hommes qui donnent des Ministres à son Eglise, lorsqu'il nous dit, que personne ne doit s'ingérer dans le Sanctuaire, s'il n'y est appelé comme Aaron, *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo tanquam Aaron* : (HEB : 4.) Il va même jusqu'à nous enseigner que J. C. n'exerça les fonctions de son éternel Sacerdoce, qu'après qu'il eut reçu la vocation du Père céleste : *sic et Christus non semetipsum clarificavit, ut Pontifex fieret, sed qui locutus est ad eum : Filius meus es tu ..... tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedec*. (HEB : 5) J. C., avant S. Paul avoit prêché la même doctrine par ses actions et ses paroles : lui seul avoit choisi ses Apôtres : et parlant à ses Disciples de l'abondante moisson qui se présentoit, il ne leur dit pas d'envoyer eux-mêmes des ouvriers ; mais il leur dit de prier Dieu, maître de la



Vigne, de choisir et d'envoyer lui-même des ouvriers, dignes de cette sublime entreprise. *Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* (MATH : 9) Or ces principes nous prouvent que, dans la Religion Catholique, ses Ministres surtout ont une place déterminée par la Providence, qu'ils ne peuvent quitter que par son ordre. C'est donc Dieu seul, c'est donc l'Eglise dépositaire de son autorité, qui a le droit exclusif de prolonger la chaîne apostolique, en donnant des Pasteurs aux Fidèles : c'est à elle seule, comme chargée d'exécuter sa volonté suprême, qu'il appartient d'assigner à chacun dans le Sanctuaire la place qui lui est propre. Tout homme qui n'est point constitué de sa part, ne peut exercer qu'un ministère de mort, parcequ'il n'est point envoyé par le père de famille, et que n'ayant point de mission du vrai père de famille, il ne peut opérer en son nom.

Or ce défaut radical se trouve dans tous les Intrus, dans tous les Vicaires et autres Prêtres de quelque nom qu'on les appelle, qui sont délégués ou approuvés pour exercer des actes de Jurisdiction, ou pour remplir d'autres fonctions Ecclésiastiques, par les Evêques intrus qui n'ont jamais pû transmettre aux autres un droit qu'ils n'avoient pas pour eux mêmes. Les Curés légitimes Titulaires, qui ont juré pour conserver leurs places, doivent savoir de leur côté, que la peine de suspension portée contr'eux par le BREF du 13, Avril 1791, a été continuée par celui du 19 Mars 1792.

### *Conclusion de la Première Partie.*

LA Religion Catholique tire sa divinité de J. C. son Auteur ; elle ne conserve la dignité de son origine, que par son inébranlable constance à repousser toute espèce de nouveauté, par sa fidélité, vraiment inalté-

rable, à maintenir le dépôt sacré des Ecritures, de la Tradition, de la Foi, sans aucun mélange humain.

Vous la voyez modérer quelquefois la sévérité de sa discipline, lorsque le besoin de ses enfans semble l'exiger. Par cette prudente conduite, elle montre qu'elle est mère et non marâtre, et qu'elle fait fléchir la rigueur de la lettre qui tue, pour donner à l'esprit qui vivifie : mais vous ne l'avez jamais vue, et jamais on ne la verra sacrifier aucun point de Dogme ou de Morale, quelque impétueux que soit le torrent, et quelques violentes que soient les tempêtes qui pourront l'agiter. La Révolution de France, au lieu d'avoir ébranlé les fondemens de l'Eglise, ne servira qu'à prouver au contraire la vérité de ces paroles de J. C. à S. Pierre : Ce ne sont point les hommes, ce ne sont point les Prophètes, c'est moi qui vous le dis : *Ego dico tibi* : " vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle." *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.*

Un Catholique instruit de sa Religion ne sera point scandalisé dans sa foi, d'avoir vû un très grand nombre de fidèles égarés en France par les paradoxes des Philosophes Atheés, accuser dans leur égarement l'Eglise Romaine d'opiniâtreté ; ces infortunés victimes de l'erreur, triste jouet de l'illusion, blasphémoient ce qu'ils ignoroient : ils ne savoient pas, sans doute, que la chaîne Apostolique, c'est-à-dire, la succession des Pasteurs, est un des garans de la divinité du Christianisme, et que cette chaîne une fois rompue, l'Eglise de France se trouvoit séparée de l'Eglise Universelle.

Qu'est-ce que l'Eglise en effet ? L'Eglise est cette vigne mystérieuse, dont parle J. C. et dont l'Eglise de France formoit un des sarmens : Or, en laissant rompre dans le Royaume la Chaîne Apostolique des Pasteurs pour ouvrir la porte aux constitutionnels, et installer les

Intrus ; on laissoit rompre ce sarment nourricier ; on le séparoit de la vigne et ne pouvant plus donner de fruit, les Fidèles se trouvoient sans espérance et sans salut.

C'est ce que nous explique savamment S. Cyprien parlant de l'unité de l'Eglise.

L'Eglise qui est une, par la multitude de ses branches se propage et s'étend de tous cotés. De même, dit il, que le soleil présente plusieurs rayons, et n'offre qu'une lumière ; que l'arbre présente plusieurs branches et ne montre qu'un tronc ; que la fontaine laisse couler plusieurs ruisseaux, et ne laisse appercevoir qu'une seule et même source ; de même l'Eglise de J. C. vrai Soleil de vérité, répand ses rayons de tous cotés, et n'offre qu'une lumière. Véritable arbre de vie, elle propage ses ramifications dans l'univers, et ne montre qu'un tronc. Vraie fontaine de salut, elle laisse couler des ruisseaux abondans, et ne laisse appercevoir qu'une seule et même source. Interceptez le rayon du Soleil, vous n'avez plus de lumière : arrachez la branche de l'arbre, elle ne peut plus porter de fruit : coupez le ruisseau dans son cours, il se dessèche aussitôt ; *avelle radium solis à corpore, divisionem lucis unitas non capit ; ab arbore frange ramum, fructus germinare non poterit : à fonte præcide rivum, præcisus arefcet.* Il en est ainsi de l'Eglise : interceptez ces rayons qu'elle répand de tous cotés, vous n'avez plus la vérité : arrachez quelque une de ses branches, séparée du corps elle ne peut plus produire : coupez que qu'un de ces ruisseaux abondans qui découlent de son sein, il se dessèche aussitôt. L'Eglise est une dans son Chef, elle est une dans la source, elle est mère unique de fécondité. *Unum tamen caput est et origo una, et una mater fecunditatis successibus copiosa.* Nous sommes nourris de sa substance, allaités de son lait, animés par son esprit. *Illius sætu pascimur, illius lacte nutrimur, spiritu ejus animamur.* (DE UNIT : ECCL.)



Or si, par le plus grand des malheurs, le Clergé de France eût cédé au desir des novateurs et des Athées, la France entière devenoit une branche retranchée de l'arbre, qui ne pouvoit plus produire : un ruisseau séparé de sa source qui tarissoit aussitôt. Les infortunés Chrétiens, que renferme ce vaste Empire, alloient se trouver sans nourriture spirituelle, sans les eaux salutaires de la Pénitence, et sans la lumière du salut. Les Ministres de la Religion cessant d'être leurs Pères pour devenir leurs parricides, n'auroient plus servi, hélas ! qu'à les traîner dans la fosse de perdition : et des aveugles conduisant d'autres aveugles, pour nous servir des expressions de J. C., ils se feroient précipités les uns par les autres dans l'abîme éternel. O Pontifes du Très-Haut ! Que votre malheur eût été grand, si vous eussiez égaré ce peuple immense ! eh ! que votre couronne sera belle dans les Cieux d'avoir par votre inébranlable et courageuse fermeté, conservé à J. C. cette portion précieuse de son auguste héritage. L'Eglise fit de vous des Evêques, et la Révolution des Athanases.

On ne trouvera point de démocrate de bonne foi, qui n'avoue, qu'avant cette Révolution qu'il a soutenue sans la connoître, on lui enseignoit que l'Eglise est un corps dont le Pape est le Chef : le Catéchisme qu'on lui expliquoit dans son enfance doit suffire pour le convaincre : on lui disoit, et on disoit de même à ses Pères, que " l'Eglise est la Société des Fidèles qui font profession de la même Foi, participent aux mêmes Sacramens sous l'autorité des Pasteurs légitimes, dont le Chef visible est le Pape, Evêque de Rome, Successeur de S. Pierre, et Vicaire de J. C. sur la terre. " Or tout membre doit rester uni à son Chef, autrement il est sans vie. Si donc le Clergé de France s'étoit séparé du Vicaire de J. C., il seroit devenu un membre mort pour lui même, et n'auroit plus répandu qu'une odeur de mort pour les Fidèles. Le seul parti qui lui restoit à prendre, étoit conséquemment de souffrir, à l'exemple des Apôtres,

des Martyrs et des Confesseurs, la persécution avec toute sa fureur, plutôt que de trahir, un seul instant, la cause de Jesus-Christ.

On ne peut donc assez deplorer, l'aveuglement du peuple de France qui a persécuté ses Pasteurs comme réfractaires, dans un temps où ils donnoient, au péril de leur vie, les leçons et l'exemple de l'obéissance la plus complète : ils étoient réfractaires aux hommes, il est vrai ; mais ils se montroient dociles à Dieu et fidèles à leurs troupeaux.

Lorsqu'on se représente ce malheureux peuple égaré, persécutant les Ecclesiastiques, pour les contraindre de prêter le déplorable serment, on s'imagine, en vérité, voir un malade frénétique saisir son médecin à la gorge, pour le contraindre de lui rendre la santé, et briser au même instant, sous ses pieds, le seul instrument que l'art peut fournir pour sonder la profondeur de ses plaies et les guérir.

Ce peuple en effet protestoît dans son délire, qu'il vouloit conserver la Religion de ses Peres, rappeler ses Pasteurs à la discipline primitive, soutenir et embellir l'Eglise, tandis que, tenant un poignard d'une main, il vouloit les contraindre d'apostasier, et renversoit de l'autre, Croix, Tabernacles, et Autels.

Au reste, cette affreuse tempête aura son utilité dans les vues de la Providence. 1°, L'Eglise de France se trouvera purgée d'un grand nombre d'Apostats et de faux Pasteurs qui la deshonoreroient : 2°, Un grand nombre de Fidèles, endormis dans une fausse sécurité, vont sortir de ce sommeil léthargique, et pratiquer avec plus d'exactitude la Religion qui les vit naître : 3°, Tous les Royaumes de l'Europe verront, par des faits authentiques et parlans, que l'Eglise Romaine est amie et des trônes et des Rois ; et qu'elle fait pleurer, mais non prévariquer. Qui sait même si la Providence

n'a pas permis cet orage pour l'étendre et la propager de plus en plus ?

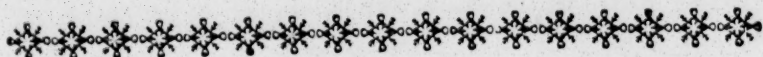
Bien loin de se trouver obscurcie par ces nuages, elle n'en sortira que plus brillante. C'est après des ombres que la lumière paroît plus belle, plus sensible et plus vive. Comme tous les Séctaires des siècles précédens, les Révolutionnaires François passeront avec la rapidité et la fureur du torrent, laissant de tous côtés des preuves de leur désespoir et de leur rage ; mais tous les vrais Fidèles restés inviolablement attachés à la Foi, délivrés de leurs persécuteurs, de leurs tyrans, ne penseront qu'à bénir le Dieu de leurs Pères, et ne songeront qu'à entonner ce cantique d'allégresse ; “ Nations, bénissez le Seigneur ; Peuples de la terre célébrez sa puissance et sa gloire : car sa miséricorde s'est reposée sur nous et la vérité du Seigneur demeure éternellement.”

*Laudate Dominum, omnes gentes : laudate eum omnes populi.  
Quoniam confirmata est super nos misericordia ejus et  
veritas Domini manet in æternum.*

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.







## SECONDE PARTIE.

---

### SUR LE TRONE.

#### CHAP. I.

#### DU ROI.

*D. Qu'est-ce qu'un Roi dans un Etat Monarchique, tel que la France ?*

*R. Le Roi, dans un Etat Monarchique tel que la France, est un homme constitué et revêtu de l'autorité suprême, pour gouverner l'Empire selon les Loix.*

*D. Pourquoi dites-vous .... gouverner selon les Loix*

*R. Pour montrer que sa puissance n'est ni Despotique, ni Arbitraire ; mais qu'elle doit être dirigée par les Loix de l'Etat.*

La sagesse, la modération, l'équité, la justice doivent toujours diriger ses conseils : c'est en effet ce que Dieu lui ordonne, ce que la Religion lui prescrit, ce qu'attend de lui son peuple ; c'est enfin l'objet du serment qu'il prête, en acceptant la couronne.

*D. En qui réside le principe de la Souveraineté ? est-ce dans le Roi, est-ce dans le Peuple ?*

*R. Le principe de la Souveraineté ne se trouve, ni*

dans le Roi, ni dans le Peuple. Dieu seul en est l'origine et la source. L'autorité des Rois est une émanation de l'autorité divine, qui les constitue pour gouverner, et les environne en même tems de la puissance nécessaire pour occuper utilement ce poste sublime. C'est de là que l'Ecriture les appelle si souvent les Oints du Seigneur.

L'Ecriture consacre ce principe : Dieu ordonne à Samuël de faire connoître au peuple les droits du Roi qui doit regner sur lui : *Indica eis jus regis qui regnaturus est super eos.* (I. REG. VIII.) Il désigne et constitue David pour gouverner son peuple : et ce S. Roi rend grâces au ciel, non pas de ce que le peuple s'est soumis de lui-même ; mais de ce que Dieu le lui a soumis.

J. C. dans l'Evangile nous montre César comme établi par la Providence pour gouverner les Peuples qui se trouvoient dans la vaste étendue de l'Empire Romain. Dans un autre endroit, il nous fait voir les Rois des nations, comme ayant une vraie puissance sur leurs sujets ; et leurs Princes, comme ayant sur eux une autorité réelle ; *Scitis quia hi qui videntur principari gentibus dominantur eis : et Principes eorum potestatem habent ipsorum.* (MARC. X.) S. Paul veut que tout homme soit soumis aux Rois, *Omnis anima Potestatibus sublimioribus subdita sit* ; car, dit-il, toute puissance vient de Dieu, *Non est enim potestas nisi à Deo* : et celles qui existent, tiennent leur existence de Dieu même : *Quæ autem sunt, à Deo ordinatæ sunt.* (ROM. XIII.) L'autorité des Rois prend donc son origine dans le Ciel, et non pas sur la terre ; et la puissance qu'ils exercent est un présent qu'ils ont reçu, non des hommes, mais de Dieu, pour régir et conduire dans l'ordre civil et politique les peuples confiés à leur administration.

Aussi, les premiers Chrétiens regardoient-ils les Rois comme tenant leur puissance de Dieu seul. “ A la réserve de la Religion, disoient autrefois les Apologistes aux Empereurs Payens, dans laquelle notre conscience ne nous

permet pas de nous unir à vous, nous vous servons avec joie tout dans le reste, priant Dieu de vous donner avec la SOUVERAINE PUISSANCE de saintes intentions. Ils appelloient, *dit M. Bossuet*, la fidélité envers leurs Princes, la piété, la foi, la Religion envers la seconde Majesté, envers l'Empereur que Dieu a établi, et qui en exerce la puissance sur la terre. Enfin, S. Irenée nous assure que celui qui fait naître les hommes, établit et fait regner les Rois. *Cujus jussu homines nascuntur; hujus jussu et Reges constituuntur.* (IREN lib. 7. cap 17.)

Les divines Ecritures et la Tradition se réunissent donc pour nous attester que la Souveraineté vient de Dieu et non des hommes.

*D. Ces principes peuvent être vrais en général; mais peut-on les appliquer à la France qui a des Loix et des usages propres à sa Monarchie?*

*R. Nulle loi, nul usage dans la Monarchie Française ne contrarie, n'affoiblit ces principes.*

LOUIS XVI étoit Roi légitime, et Monarque paisible après une longue suite de Rois: il a pu être opprimé; mais rien n'a pu le destituer: la Nation entière n'avoit aucune qualité pour le faire: à plus forte raison les factieux du Tiers-Etat étoient-ils, sous tous les rapports, incompetens? N'écoutons pas le Tiers dans les Etats-Généraux aux années 1789, 1790 et suiv., puisqu'il étoit visiblement vendu à l'iniquité, et qu'il ne peut d'ailleurs être juge dans sa propre cause. Écoutez plutôt les Députés du Tiers, délibérant librement dans les Etats-Généraux de 1614. Or le Tiers, dans ces Etats mémorables, proposa un Article pour faire arrêter dans ces mêmes Etats-Généraux, comme une *Loi inviolable et fondamentale du Royaume*, que le Roi, étant reconnu Souverain en France, et ne tenant son autorité que de Dieu seul, il n'y a sur la terre aucune PUISSANCE SPIRITUELLE ou TEMPORELLE qui ait droit de le priver de son Royaume, ni de dispenser ou d'absoudre



ses Sujets du serment de fidélité et d'obéissance qu'ils lui doivent, pour quelque cause que ce soit : que tous les François généralement tiendroient cette loi pour *Sainte, Véritable et Conformé à la Parole de Dieu, sans nulle distinction, équivoque ou limitation.* (D'AVRIGNY, MEM. CHRON.) Le Parlement, à son tour, voulut s'expliquer sur cet article. Les Gens du Roi remontrèrent dans leur Requisitoire, que c'étoit une maxime, de tout tems en France, que le Roi ne reconnoît aucun Supérieur au temporel que Dieu seul ; que nulle puissance n'avoit droit de dispenser les sujets de sa Majesté de leur serment de fidélité et d'obéissance. ... Ils requièrent, en conséquence, que les précédens Arrêts intervenus à ce sujet, fussent derechef publiés dans tous les Sièges, afin de maintenir ces maximes. Sur quoi la Cour rendit un Arrêt conforme au Réquisitoire des Gens du Roi. D'où il résulte qu'en France, de l'aveu du Tiers-Etat même, c'est un principe avéré, qu'un Roi reconnu ne dépend plus que de Dieu seul : par conséquent que les Députés du Tiers-Etat, quelqu'ait été le prétendu vœu des Départemens et du Peuple, n'avoient nul titre, nulle qualité, nulle compétence, pour déposer et juger LOUIS XVI. et que ce Monarque, dans ses affreux revers, n'a pu trouver que des bourreaux, et pas un Juge.

*D. Le procédé du Tiers dans les Etats de 1614, et la conduite subséquente du Parlement ne peuvent-ils pas être mis dans la classe des faits de circonstance, ou, pour parler plus clairement, n'étoit-ce pas la nécessité des conjonctures, plutôt que la force de la vérité, qui les faisoit agir et parler ainsi ?*

*R. L'histoire nous assure que la nécessité n'y entroit pour rien. Les Députés du Tiers-Etat proposèrent cet article de leur propre mouvement ; et le Parlement, en rendant son Arrêt sur le Réquisitoire des Gens du Roi, n'introduisit aucune nouvelle maxime, puisqu'il ne fit qu'ordonner que les précédens Arrêts intervenus à ce sujet,*

*seroient derechef publiés dans tous les Sièges, afin de maintenir les maximes anciennement reçues dans le Royaume. Il est donc clair que l'amour de la vérité, et non la force des circonstances suggérèrent cette conduite.*

On ne peut le contester : la maxime de S. Pierre, Craignez Dieu, honorez le Roi ; *Deum time, Regem honorifica* ; (1. PÉT. II) fut dans tous les siècles la maxime des Catholiques et de tous les François attachés à la foi de leurs Pères ; parceque, selon l'observation de S. Hilaire, le regne et l'autorité de regner vient de Dieu, et qu'il faut rendre à César ce qui est à César. (FRAGM.)

“ Dans les beaux jours de l'Eglise, la tradition en étoit constante, dit le célèbre Bossuet, en tout lieu, comme en tout tems, parmi les Barbares comme parmi les Romains, et tout le nom Chrétien la conservoit.” (v. AVERT. AUX PROT. N. 20.)

C'est de là que nous lisons ces remarquables paroles de S. Grégoire de Tours au Roi, rapportées par Grotius dans son Traité du Droit de la Guerre et de la Paix. (liv. I. c. 3.) “ Si quelqu'un de nous, Prince, venoit à passer les bornes de la justice, vous pourriez le reprendre et le corriger ; mais si c'étoit vous, qui pourroit vous reprendre ? Nous pouvons vous parler ; mais il dépend de vous de nous écouter, ou de ne pas nous écouter ; et si vous ne nous écoutez pas, qui vous condamnera, si ce n'est celui qui a dit : je suis la Justice ?” *Si quis de nobis, ô Rex, Justitiæ tramites transcendere voluerit, à te corripì potest : si verò tu excideris, quis te corripiet ? Loquimur enim tibi ; sed si volueris, audis ; si autem nolueris, quis te condemnabit, nisi is qui pronuncia-vit se esse Justitiam ?*

M. Bossuet tient exactement le même langage dans sa Politique Sacrée. “ Le Prince, dit-il, peut bien se redresser lui-même ; mais contre son autorité, il ne peut y avoir de remède que son autorité même. (liv. 4.

art. 1.) Or, ne considérons dans ce moment ces graves Auteurs que comme des purs historiens, il demeure démontré par leur témoignage que dans tous les siècles, on a été persuadé que les Rois ne dépendoient que de Dieu seul, et que le Parlement n'a fait en 1614, que d'attester la vérité par son Arrêt, et de rappeler aux Francois la Loi Salique, en vertu de laquelle nos Rois doivent occuper le Trône de mâle en mâle par voie de primogéniture : Loi pleine de la sagesse ; car " le peuple forcé par son propre besoin à se donner un maître, dit *M. Bossuet*, ne peut rien faire de mieux que d'intéresser à sa conservation celui qu'il a établi sur sa tête. Lui mettre l'Etat entre les mains afin qu'il le conserve comme son bien propre, c'est un moyen très pressant de l'intéresser. Mais c'est encore l'engager au bien public par des liens plus étroits, que de donner l'Empire à sa famille, afin qu'il aime l'Etat comme son propre héritage, et autant qu'il aime ses enfans. C'est même un bien pour le peuple, que le gouvernement devienne aisé, qu'il se perpétue par les mêmes Loix qui perpétuent le genre humain, et qu'il aille, pour ainsi dire, avec la nature. Ainsi, les peuples où la Royauté est héréditaire, en apparence se font privés d'une faculté, qui est celle d'élire leurs Princes ; mais dans le fond, c'est un bien de plus qu'ils se procurent : le peuple doit regarder comme un avantage de trouver son Souverain tout fait, et de n'avoir pas, pour ainsi parler, à remonter un si grand ressort." (V. A-VERT. AUX PROT. N. 56.)

D. *N'y-a-t-il point d'inconvéniens à craindre dans un Etat, de laisser ainsi reposer l'autorité suprême sur la tête d'un seul homme ?*

R. L'impossibilité de parer à toute espèce d'inconvénient dans le gouvernement d'un Empire, est invinciblement démontrée. Un homme vicieux peut occuper un Trône, il est vrai : mais, dit *S. Augustin* sur le *Pseaume* 124, lorsque des méchans deviennent Rois,



c'est Dieu qui le permet ainsi pour exercer son peuple ; de sorte qu'on ne peut pas ne pas rendre à cette Puissance l'honneur qui lui est dû. Les Payens eux-mêmes ont connu ce principe. “ Il faut, dit Tacite, supporter les Rois durs et difficiles, comme on supporte les inondations et la disette : c'est un vice de l'humanité et non de la Royauté. Au reste, *continue-t-il*, ces inconvéniens sont passagers, et se trouvent bientôt compensés par de meilleurs regnes.” *Quomodo sterilitatem, aut nimios imbres, et cætera naturæ mala, ita luxum, aut avaritiam Dominantium tolerate; vitia erunt, donec homines; sed neque hæc continua, et meliorum interventu pensantur.*

En effet, il peut résulter quelques inconvéniens passagers de voir reposer l'autorité suprême sur la tête d'un seul homme ; mais ces inconvéniens sont rachetés par de très grands avantages. Graces à la Providence, les mauvais Rois sont rares, et une suite de bons Rois dédommage abondamment un Empire, de ce qu'il auroit pu souffrir sous un regne difficile. Qu'on pese la somme des biens contre la somme des maux qu'enfanteroient des principes opposés aux notres, et on reconnoitra, au premier coup d'œil, qu'un homme sensé ne peut instituer de parallèle.

Depuis 1789 les François rebelles disputent la Souveraineté au Monarque. Est-il un homme judicieux en Europe, qui puisse réfléchir sans frémir aux malheurs de tout genre, dont ces principes funestes ont déjà été et pourront être encore la source et la cause. Disons donc que nos pères ont été sages : et ajoutons avec M. Bossuet, que la soumission aux Rois doit être à toute épreuve. (V. AVERT. AUX PROT. N. 20.)





CHAP. II.

*Des Prérogatives, Devoirs, et Droits  
de la Royauté.*

D. *QUELLES* sont les *Prérogatives de la Royauté* ?

R. Les principales sont, l'Inviolabilité personnelle, et l'Impeccabilité politique.

D. *Qu'entendez-vous par l'Inviolabilité personnelle ?*

R. J'entends, que nul ne peut, sans un crime énorme, porter la main sur la personne sacrée du Roi, ni attenter à ses jours, d'une manière directe ou indirecte, positive ou négative, en jugement ou hors jugement, pour délit ou pour abus d'autorité. \*

“ Que le Seigneur juge entre vous et moi, *disoit David à Saül*, et qu'il me venge de vous, comme il lui plaira ; mais que ma main ne soit pas sur vous... Gardez-vous bien de mettre la main sur Saül, *disoit-il*

\* L'Etat est en péril, et le repos Public n'a plus rien de ferme, s'il est permis de s'élever, pour quelque cause que ce soit, contre les Princes. La Sainte Onction est sur eux, et le haut Ministère qu'ils exercent les met à couvert de toute insulte. *Poli. sacr. l.6 A.2.*

à ceux de sa suite ; car qui pourra étendre la main sur l'Oint du Seigneur, et demeurer innocent?... Ma main ne fera jamais sur lui, *ajoutoit-il*, Dieu m'en garde, et ainsi me soit-il propice ; Or Saül étoit coupable, Dieu l'avoit rejeté ; il avoit de plus abusé de son autorité, en persécutant David. Cependant David ne porta pas la main sur lui ; il fait au contraire mettre à mort sans miséricorde celui qui s'annonçoit pour avoir aidé ce malheureux Prince après sa défaite par les Philistins à terminer sa pénible existence. " Le Caractère Royal, *dit M. Bossuet*, est saint et sacré, même dans les Princes infidèles. Cyrus est appelé dans Isaïe [45] l'Oint du Seigneur. Nabuchodonosor étoit impie et orgueilleux, jusqu'à vouloir s'égalier à Dieu, et jusqu'à faire mourir ceux qui lui refusoient un culte sacrilège ; et néanmoins Daniel lui dit ces mots : *Vous êtes le Roi des Rois : et le Dieu du Ciel vous a donné le Royaume et la puissance, et l'empire et la gloire.* [2] C'est pourquoi le peuple de Dieu prioit pour la vie de Nabuchodonosor, de Balthazar et d'Assuerus. (1. ESD. 6.) Achab et Jézabel avoient fait mourir les Prophètes du Seigneur ; Elie s'en plaint à Dieu ; mais il demeure toujours dans l'obéissance. (3. REG. 20.) Les Prophètes durant ce tems font des prodiges étonnans pour défendre le Roi et le Royaume. (3. REG. 20.) Elisée en fit autant sous Joram, fils d'Achab, aussi impie que son père. Rien n'a jamais égalé l'impiété de Manassès, qui pécha et fit pécher Juda contre Dieu, dont il tâcha d'abolir le culte, en persécutant les fidèles serviteurs de Dieu, et faisant regorger Jérusalem de leur sang, (4. REG. 21.) et cependant Isaïe et les S. Prophètes jamais n'ont excité contre lui le moindre tumulte. " *Polit. liv. 6. art. 2.*

La Loi de Moïse prononçoit peine de mort contre toute personne convaincue d'adultère : David est coupable de ce crime : personne ne lui oppose la loi, ni les Grands, ni le Peuple : et pourquoi ? parcequ'on étoit persuadé de son entière inviolabilité. Aussi ce Roi pénitent demande-t-il pardon à Dieu seul qu'il avoit offen-



se. *Tibi soli peccavi*: (Ps. 50.) et non pas à son peuple, dont il étoit absolument indépendant. \*

2°. L'inviolabilité du Monarque se déduit de sa qualité même : il est par sa place le Supérieur de tous, le Père commun de la Société, le Souverain de la Nation : or les Loix naturelles, divines et humaines se réunissent pour assurer l'Inviolabilité à celui qui renferme dans sa personne ces qualités éminentes. C'est de là que, chez tous les Peuples, le crime de *Lèse-Majesté* est distingué des autres crimes, par la sévérité du chatiment. Quand enfin toutes les autorités seroient muettes, l'intérêt général de la Patrie suffiroit pour assurer au Monarque cette inaliénable prérogative. Envain allégueroit-on cette Loi fameuse, que la Loi suprême est le Salut du Peuple. Je l'avoüerois avec M. Bossuet, et je reprendrois avec lui, " que le Peuple a mis son salut à réunir toute la puissance dans un seul ; par conséquent à ne rien pouvoir contre ce seul, à qui il transportoit tout. Cette Souveraineté qu'on veut attribuer au Peuple, ne porte sur aucun fondement, il n'y en a ni aucun acte, ni aucun vestige, et pas le moindre soupçon, ni dans l'histoire, ni dans tous les écrits des Prophètes, ni dans tous les livres sacrés. Les Romains se rendirent les maîtres de Jérusalem et de la Judée, et don.

\* Il n'y a, dit Bossuet, que les ennemis publics, qui cherchent à ébranler la puissance des Princes... Rabfacès fait semblant d'avoir pitié du peuple, pour le soulever contre Ezéchias : *Qu'Ezéchias ne vous trompe pas : faites ce qui vous est utile, et venez à moi... Chacun de vous mangera du fruit de sa vigne et de son figuier, et boira de l'eau de sa citerne : n'écoutez pas Ezéchias* (IV. Rois. 18.) Flatter ainsi le Peuple pour le séparer des intérêts de son Roi, c'est lui faire la plus cruelle de toutes les guerres, et ajouter la rédition à ses autres maux. Que les Peuples détestent donc tous les Rabfacès et tous ceux qui font semblant de les aimer, lorsqu'ils attaquent leur Roi. On n'attaque jamais tant le corps, que lorsqu'on l'attaque dans la tête, quo qu'on paroisse pour un tems flatter les autres parties." (*Polit. Sacrée, liv. 6. art. 1.*)

nerent le Royaume à Hérode, sous qui sans doute on ne songeoit pas que la Souveraine Puissance résidât dans le peuple. Quand les Romains la reprirent sous les Césars, le peuple ne songeoit pas non plus qu'il lui restât le moindre pouvoir pour se gouverner, loin de l'avoir sur ses maîtres, et c'est cet état de Souveraineté si indépendante sous les Césars que J. C. autorise, lorsqu'il dit, *Rendez à César ce qui est à César.*" (BOSS. v. AVER. N. 48.)

Le peuple de France a toujours suivi ces maximes : témoin sa mémorable Requête présentée à Philippe le Bel, vers la fin du xiii<sup>e</sup> siècle, à l'occasion de la fameuse dispute qu'eut ce Prince avec Boniface VIII. Le peuple lui déclaroit dans cette Requête, que le Roi devoit garder sa souveraine franchise, qui étoit telle, qu'il ne connoissoit de Souverain au temporel de son Royaume, que Dieu seul. Il est donc clair, de l'aveu du peuple même, qu'en France la personne du Roi est sacrée et inviolable.

D. *Qu'entendez vous par l'Impeccabilité politique ?*

R. J'entends que le Roi est toujours innocent, aux yeux de la loi et du peuple, pour tous les actes qu'il a cru devoir faire, et la conduite qu'il a cru devoir tenir dans le gouvernement de son Empire. La loi dirige ses actions, et jamais ne le juge ; et le peuple a droit de recourir à lui par voie de remontrance, et jamais par voie d'accusation.\* Rien n'est plus sensé que cette prérogative : 1<sup>o</sup>. Il faut dans un Etat Monarchique, comme dans toute espèce d'Etat, une autorité suprême, absolue et décisive, pour assurer la tranquillité publique. " Sans la puissance absolue, dit M. Bossuet, le Prince ne peut ni faire le bien, ni réprimer le mal. Il faut

\* Les Sujets n'ont à opposer à la violence des Princes, que des Remontrances respectueuses, sans mutinerie et sans murmure, et des prières pour leur conversion. (*Ibidem.*)

que sa puissance soit telle, que personne ne puisse espérer lui échapper. Envain objecteroit-on que c'est rendre le pouvoir arbitraire : c'est autre chose, *répond l'illustre Prelat*, que le gouvernement soit absolu, autre chose qu'il soit arbitraire : il est absolu par rapport à la contrainte, n'y ayant aucune puissance capable de forcer le Souverain, qui, en ces sens, est indépendant de toute autorité humaine ; mais il ne s'ensuit pas que le gouvernement soit arbitraire (ou despotique) parce qu'outre que tout est soumis au jugement de Dieu, il y a des Lois dans l'Empire, contre lesquelles tout ce qui se fait est nul de droit ; et qu'il y a toujours ouverture à revenir contre." (POLIT. SACREE, l. 4. art. 1. et l. 8. art. 2.)

2°. Il faut un frein qui retienne le peuple contre son impétuosité naturelle. Le peuple Romain, ce peuple si renommé par son amour pour la liberté, reconnu tellement la vérité de ce principe, qu'on le vit, *dit encore M. Bossuet*, se créer, même dans la paix, "un Magistrat absolu, pour se procurer certains biens, et éviter certains maux qu'on ne peut ni éviter, ni se procurer qu'à ce prix... C'est ce qui faisoit admirer à Tite Live la sagesse de ce peuple, si capable de porter le joug d'un commandement légitime, qu'il opposoit volontairement à sa liberté quelque chose d'invincible à elle-même, de peur quelle ne devînt trop licentieuse : *Adeò sibi invicta quædam patientissima justî imperii Civitas fecerat*. C'est par de semblables raisons qu'un peuple qui a éprouvé les maux, les confusions, les horreurs de l'anarchie, donne tout pour les éviter ; et comme il ne peut donner de pouvoir sur lui qui ne puisse tourner contre lui-même, il aime mieux hasarder d'être maltraité quelquefois par un Souverain, que de se mettre en état d'avoir à souffrir de ses propres fureurs." (AVERT. AUX PROT. N. 55.)

3°. Enfin, il faut un grand ressort, dont le mouvement ne puisse jamais être ni retardé, ni comprimé :



car, " s'il y a dans un Etat quelque autorité capable d'arrêter le cours de la Puissance publique, et de l'embarasser, personne n'est en sûreté." (IBID. liv. 4. art. 7.) Or l'impeccabilité politique réunit seule ces avantages. Le Souverain, revêtu de cette prérogative, assure la tranquillité publique, et le peuple trouve un frein qui l'arrête, puisqu'il voit le Monarque environné de cette Majesté Souveraine, qu'il ne lui est permis ni d'attaquer, ni de blesser : en outre le ressort de la machine politique ne peut jamais être retardé, ni comprimé, puisque, par sa propre force, il éloigne tous les obstacles qui pourroient en gêner les mouvemens. Retranchez cette prérogative, le peuple, ne rencontrant plus cette autorité suprême qui assure sa tranquillité, ce frein salutaire qui retient son impétuosité, ce grand ressort qui fait aller la machine politique, le peuple, dis-je, s'ébranle, s'agite, se déchaîne et se confond : il prête une oreille inquiète à la cabale, aux factions : toujours disposé à embrasser le parti qu'il condamne, à condamner le parti qu'il embrasse, défavoue le lendemain ce qu'il a fait la veille, tombe dans une Anarchie toujours croissante, se trouve la triste victime de ses flatteurs, qui, bientôt deviennent ses tyrans, et arrive enfin à ce haut degré de malheur où il ne peut plus supporter ni les maux, ni les remèdes. Concluons donc que l'impeccabilité politique doit toujours environner la personne du Monarque : qu'il ne doit jamais être réputé coupable, ni aux yeux de la Loi, ni aux yeux du peuple : et disons, encore un coup, comme le dit et le déclara le Parlement en 1614, que, " le Roi ne reconnoît aucun Supérieur au temporel de son Royaume, que Dieu seul : " et qu'il est personnellement Inviolable, et politiquement Impeccable : prérogatives consacrées chez les anciens, puisque Horace a dit : *Regum timendorum in proprios greges, Reges in ipsos imperium est Jovis : et* Marc-Aurèle : " Les simples particuliers, les hommes

privés sont jugés par les Magistrats, les Magistrats par les Rois, et les Rois par Dieu seul." *Magistratus de privatis, Principes de Magistratibus, Deum de Principibus judicare.* Oui, il falloit toute la mauvaise foi des Athées pour méconnoître des principes lumineux que les Payens ont connus, et toute l'impiété du dix-huitième Siècle, pour refuser à Louis XVI. des prérogatives sacrées que le Ciel lui avoit accordées, en lui donnant le Sceptre et la Couronne.

D. *Quelles sont les principales Obligations attachées à la Royauté ?*

R. Nous mettons les suivantes au rang des principales ; 1°. le Roi doit faire rendre au vrai Dieu le culte solennel qui lui est dû. 2°. Il doit veiller à la conservation des personnes et des propriétés. 3°. Administrer la justice à ses sujets. 4°. Soutenir les droits de sa Couronne contre les ennemis intérieurs et extérieurs. 5°. Enfin, il doit faire tout ce que la sagesse lui dicte pour l'utilité et le bonheur de son peuple.

D. *Quels moyens doit-il mettre en usage pour remplir ces différens objets ?*

R. 1°. Il doit faire usage de son autorité, de sa puissance, pour protéger la Religion, certain que l'observation des saintes Loix de l'Evangile est le plus fort bouclier des Rois et des Peuples. 2°. Il doit désigner des Magistrats pour occuper les tribunaux, des Officiers pour commander les troupes, et finalement préposer tous et tels agens qu'il croit nécessaires pour le bien et la prospérité de la chose publique.

D. *Quels sont les droits que cette dignité suprême confère au Monarque ?*

R. Les bornes étroites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'entrer dans un grand détail : nous dirons seulement pour remplir notre objet, que le Roi

a droit de commander au peuple tout ce qui est nécessaire pour le gouvernement général et particulier, tant intérieur qu'extérieur de l'Empire, de lever des hommes, de percevoir des subsides et des impôts, et de s'assurer par lui-même, ou par ses agens, si les Loix et le bon ordre sont fidèlement observés dans les différentes classes de la Société. Enfin, qu'il a le droit incontestable de récompenser les bons, et de punir les méchans ; puisque c'est pour cela, dit *S. Paul*, que le glaive de la Justice est placé dans ses mains.

D. De qui le Roi tient-il ces droits ?

R. Il les tient de Dieu seul. C'est Dieu en effet qui donne au peuple de bons Rois dans sa miséricorde, et de méchans dans sa justice. “ Le Seigneur a cherché un homme selon son cœur, *est-il écrit de David*, et lui a commandé d'être le Chef de son Peuple. *Quæsit Dominus sibi virum juxta cor suum, et præcepit ei ut esset Dux super populum suum.* (1. REG. 13.) Et ailleurs ; “ J'ai trouvé David mon serviteur, je l'ai oint de l'huile de ma grâce : ma main fera prête à le secourir, et mon bras le soutiendra ; ” *Inveni David servum meum, oleo sancto meo unxi eum : manus enim mea auxilabitur ei : et brachium meum confortabit eum.* *Psal. 88.* C'est Dieu, comme on le voit, qui cherche et choisit un homme selon son cœur, lui confère la grâce et l'autorité, et lui commande de régner sur son peuple. Mais si c'est Dieu qui, dans sa miséricorde, donne de bons Rois aux peuples ; c'est aussi Dieu qui leur en donne de méchans dans sa justice, selon cette parole : “ je vous donnerai un Roi dans ma fureur. ” *Dabo Regem in furore meo* (OSEE, 13.) Plus on médite les S. Ecritures, plus on demeure convaincu de cette vérité, que c'est Dieu, et non les hommes, qui donne aux peuples les Rois qui les gouvernent ; voilà le Roi que le Seigneur vous a donné, dit *Samuel au peuple d'Israël assemblé* : pesons bien ces paroles : il ne dit pas, voilà le



Roi que vous avez choisi ; mais il dit : voila le Roi que le Seigneur vous a donné ; parceque c'est effectivement le Seigneur qui donne les Rois, et les investit de l'autorité nécessaire pour gouverner, comme il le paroît par le premier livre des Rois, (10.) où Samuel déclare à tout le peuple la Loi de la Royauté, la fait rédiger par écrit, et la met devant le Seigneur. *Locutus est autem Samuel ad populum Legem Regni, & scripsit in libro, & reposuit coram Domino.* Le peuple ne fait, en cette occasion, qu'obéir aux ordres qui lui sont portés par le Magistrat légitime : " et l'obéissance est si peu remise à la discrétion du peuple, dit M. Bossuet, qu'au contraire il est écrit en termes formels, qu'il n'y eut que les enfans de Bélial qui mépriserent Saül." *Filii verò Belial despexerunt eum.* (5. AVERT AUX PROT.) C'est Dieu qui promet aux Rois qui le craignent, de les faire régner long-tems, eux et leurs enfans. *Discat Rex timere Dominum Deum suum, ut longo tempore regnet ipse et filii ejus super Israël.* (DEUT. 17.) C'est Dieu qui par sa sagesse, les dirige et les éclaire dans les Loix utiles qu'ils donnent pour le bonheur de leurs sujets : *per me Reges regnant, et Legum conditores justa decernunt.* (PROV. 8.) C'est Dieu seul enfin qui leur donne l'autorité et la puissance : *non est potestas nisi à Deo.* (ROM. 12.) Leur résister, ce n'est point résister aux hommes : c'est résister à l'ordre établi par Dieu même. *Qui potestati resistit, ordinationi Dei resistit.* (IBID.) Et le grand Apôtre avertit ceux qui résistent à l'ordre de Dieu, qu'ils attirent sur leurs têtes la malédiction du Ciel. *Qui autem resistunt, ipsi sibi damnationem acquirunt.*





## CHAP. III.

*De la Soumission des Peuples envers les Rois.*

D. *QUELLE* doit être la soumission des peuples envers les Rois ?

R. Elle doit être absolue, sincère, et invariable.

J. C. en disant qu'il faut rendre à César ce qui est à César, place, pour ainsi dire, sur la même ligne ce que l'on doit au Prince et ce que l'on doit à Dieu, afin qu'on reconnoisse dans l'un et dans l'autre une obligation également inviolable et sacrée. Craignez Dieu, dit S. Pierre, honorez le Roi. *Deum time, Regem honorificate.* Par où l'on voit qu'il faut aussi marcher ces deux choses d'un pas égal, comme devant être inséparables dans le cœur d'un Chrétien. Telle est, ajoute-t-il, la volonté de Dieu *Quia sic est voluntas Dei.* (1 PET. 2.) Enfin S. Paul veut que tout homme soit soumis aux puissances supérieures. *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit.* La raison qu'il en donne, c'est que toute puissance vient de Dieu : *Non est potestas nisi à Deo* ; et que leur résister, ce n'est pas simplement résister au Roi visible qui n'est qu'un homme, mais résister ouvertement au Roi invisible, qui est Dieu : résistance dont le châtiment, selon le même Apôtre, est la damnation : *Ipsi sibi damnationem acquirunt.*

Les premiers Chrétiens se montrèrent constamment

fidèles à ces préceptes. Il nous est commandé, *disoient-ils par la bouche de Tertullien, dans la plus docte et la sainte Apologie qu'ils ayent jamais présentée*, il nous est commandé d'obéir, *præceptum est nobis* : c'est un devoir qui nous est imposé à titre de piété et de Religion : *Pietas et Religio Imperatoribus debita*. Aussi cet Apologiste assuroit-il que, d'après la constitution du Christianisme, l'Etat n'avoit rien à redouter de la part des Chrétiens : *A quibus nihil timere possitis*.

D. Si le Roi demandoit une chose qui parût juste aux uns et injuste aux autres, quel parti devoit-on prendre ?

R. Le sujet fidèle ne doit jamais se décider par passion, mais toujours par principes et par Religion. Or, dans les principes du Christianisme, la présomption est toujours en faveur de celui qui commande. Son rang, ses rapports continuels, et beaucoup plus étendus que ne sont les rapports limités du sujet, lui donnent un ensemble de lumières que n'a point un inférieur. " Il faut servir l'Etat, dit M. Bossuet, comme le Prince l'entend. En lui réside la raison qui conduit l'Etat. Ceux qui pensent servir l'Etat autrement qu'en servant le Prince et en lui obéissant, s'attribuent une partie de l'autorité Royale : ils troublent la paix publique et le concours de tous les membres avec le Chef. Tels étoient les enfans de Sarvia, qui, par un faux zèle, vouloient perdre ceux à qui David avoit pardonné. *Qu'y-a-t-il entre vous et moi, enfans de Sarvia, vous m'êtes aujourd'hui un Satan ?* Le Prince voit de plus loin et de plus haut : on doit croire qu'il voit mieux, et il faut obéir sans murmurer, puisque le murmure est une disposition à la sédition. Le Prince fait tout le secret et toute la suite des affaires : manquer d'un moment à ses ordres, c'est mettre tout en hazard." (POLIT. l. 6. art. 1. prop. 2.)

Le commandement que fait le Prince est donc censé juste tant que l'injustice n'est pas manifeste, et par conséquent tout sujet est tenu à l'obéissance.



D. Mais si le commandement étoit évidemment injuste et contraire aux principes du Christianisme, l'obéissance seroit-elle encore un devoir ?

R. Dans ce cas le sujet fidèle se comporteroit d'une manière négative : il s'abstiendrait de faire la chose commandée par le Roi, mais défendue par la Loi de Dieu ; parceque Dieu est le premier Souverain, et que le Prince n'est que son Lieutenant sur la terre ; mais alors il ne se permettroit pas le moindre murmure ; et encore bien moins d'entrer dans aucun parti rebelle, ou tendant à la rebellion. Ainsi se comporterent nos pères dans la Foi sous l'Empereur Julien. Quand ce Prince Apostat leur disoit, offrez de l'encens aux idoles, ils refusoient : quand il leur disoit, marchez, combattez, ils obéissoient sans hésiter. " Ils distinguoient, dit S. Augustin sur le Ps. 124, le Roi Eternel du Roi Temporel, et ils demeuroient assujettis au Roi Temporel pour l'amour du Roi Eternel : " et jamais l'esprit de sédition n'entroit dans leur cœur.

D. Faudroit-il encore obéir si le Roi abusoit visiblement de son autorité pour vexer ses sujets ?

R. Du tems des Apôtres, les dépositaires de l'autorité en abusoient visiblement contre les Chrétiens, comme S. Paul nous l'apprend. " Nous ne voulons pas, mes frères, dit-il aux Corinthiens, vous laisser ignorer la persécution que nous avons essuyée en Asie, nous avons été accablés outre mesure, jusqu'à trouver même la vie ennuyeuse. " *Non enim volumus ignorare vos, fratres, de tribulatione nostrâ quæ facta est in Asiâ, quoniam supra modum gravati sumus supra virtutem, ita ut tæderet nos etiam vivere.* (2 COR. 1.) Or cet Apôtre, loin d'inspirer aux fidèles des sentimens de révolte, leur fait voir par sa conduite, qu'un vrai disciple de J. C. ne se permet dans la tribulation ni impatience, ni murmure ; et que toujours soumis aux volontés de Dieu, il adore avec résignation la main de ce Père qui

l'éprouve. Les trois premières siècles furent pour l'Eglise des siècles d'oppression, et pendant tout ce tems les Chrétiens souffrants conserverent inviolablement le caractère de brebis : on ne les vit jamais, quelque fût leur nombre, se soustraire à l'obéissance. C'est ce que S. Cyprien faisoit remarquer à Démétrien, l'un de plus grands ennemis du Christianisme. " Admirez notre patience, lui disoit-il, de ce qu'un peuple si prodigieux ne se venge pas de votre injuste violence." *Nemo nostrum quando apprehenditur, reluctatur, nec se adversus injustam violentiam vestram, quamvis nimis et copiosus noster sit populus, ulciscitur.* (EP. AD DEMET.) Non seulement ils ne se révoltoient pas, mais ils ne songeoient pas même à se révolter, tant la loi de la soumission étoit profondément gravée dans leurs cœurs. Héritiers de la même Foi, nous ne pouvons sans crime nous écarter de leurs principes, et comme eux, nous devons demeurer fidèles à l'autorité, même dans les regnes les plus difficiles.

D. On peut supposer un Roi impie qui, entêté de ses opinions dangereuses, voudroit les faire adopter, et bouleverser ainsi la véritable Religion dans ses Etats : dans cette hypothèse, est-on encore tenu à l'obéissance ?

R. L'Empereur Constance étoit Arien, Julien l'Apostat étoit impie, jusqu'à vouloir rétablir l'idolatrie : l'un et l'autre persécuterent leurs sujets Catholiques : toutefois, il ne passoit pas moins pour constant qu'il n'étoit permis de rien entreprendre contr'eux, et qu'on devoit leur obéir dans ce qui concernoit le gouvernement temporel de l'Empire. C'est ce qu'enseignoit S. Hilaire ; c'est ce qu'enseignoit le grand Osius, en écrivant à Constance au nom de tous les Evêques. S. Athanase n'avoit point d'autres sentimens, lorsqu'il protestoit au même Empereur de lui être toujours obéissant, et lui déclaroit, que lui et tous les Evêques Catholiques dans toutes leurs Assemblées, lui souhaitoient une longue vie, et un regne heureux. Lucifer de Cagliari adressa

un Livre à cet Empereur, où il établit, comme maxime certaine, qu'on demeure toujours débiteur envers les Puissances Souveraines, selon le précepte de l'Apôtre. Or, tous ces faits sont plus que suffisans pour démontrer à tout Catholique qu'on doit rester fidèle au Souverain, quoiqu'impie et persécuteur. Ses impiétés et ses persécutions ne lui font rien perdre de son autorité : mais, d'un autre côté, son autorité ne s'étendant pas sur le Spirituel, il ne peut s'ériger en arbitre de la conscience de ses sujets, et le forcer d'embrasser ses erreurs. " Dieu vous a commis l'Empire, et à nous l'Eglise, *disoit Osius à Constance.....* Ainsi ni l'Empire ne nous appartient ; ni l'encensoir, ni les choses sacrées ne sont à vous."

Les fidèles doivent donc demeurer soumis au Roi, pour le gouvernement de l'Etat qui lui est confié ; et à l'Eglise Catholique, pour le soin spirituel de leurs âmes dont elle est chargée. Leur devoir, dans ces conjonctures pénibles, est de rester inébranlablement appuyés sur leur Foi comme sur une ancre immobile, possédant leur âme en paix, comme parle l'Ecriture ; d'adresser à Dieu d'instantes et ferventes prières pour le salut du Souverain, afin que Dieu le ramène à la vérité ; mais pour le souverain, il ne peut le contraindre en aucune manière de sortir de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, la seule qui ait le pouvoir de conduire l'homme au port du salut, puisqu'elle est la seule que J. C. ait fondée sur la terre, et dont il soit le Chef.







## CHAP. IV.

*De l'Obéissance due aux Agens du Roi.*

D. *EST-on obligé d'obéir aux Agens de l'Autorité Royale, c'est-à-dire, aux Officiers de Justice, d'Armées, et autres que le Roi commet pour les details du Gouvernement ?*

R. Les raisons qui prouvent qu'on doit l'obéissance au Roi, prouvent en faveur de ses Agens. C'est le Souverain qui se sert de leur ministère, pour faire médiatement ce qu'il ne lui est pas possible de remplir par lui-même. Les forces humaines ne lui permettent pas de suffire seul à tout : il est donc nécessité d'avoir des Agens qui le représentent dans les différentes branches de l'administration : or ces Agens doivent être obéis dans l'exercice de leurs fonctions.

L'Ecriture fait mention de différens officiers établis par les Rois de Juda. Sous David, Joab avoit le commandement des Armées, Bananias la conduite des Légions Céréthi et Phéléthi. Afémoth étoit chargé des Finances, Josaphat des Registres, Achitophel étoit Conseiller du Roi, Ezri étoit proposé pour l'Agriculture, &c. (2 REG. 8. I. PARALIP. 27.)

Les Publicistes Modernes conviennent de la nécessité de ces dispositions. " Comme le Gouvernement Souverain regarde l'ordre universel de l'Etat, dit Domat, et qu'il s'étend à tout ce qui doit composer cet ordre, et former la police générale, pour l'administration de la justice, pour les armées, pour les finances, et pour tout ce qui peut demander l'usage de l'autorité, le Souverain a le droit de remplir les charges et les em-

plois nécessaires pour toutes ces différentes parties de l'ordre, de personnes qui en exercent les fonctions, de marquer à chacun les siennes, et de leur donner la dignité, l'autorité, et les autres caractères propres pour celles qui leur sont commises."

D. *Sur quels principes fondez-vous cette obéissance qu'on leur doit ?*

R. Elle est fondée sur le pouvoir que le Souverain leur confie, et sur les avantages que la société en retire. Elle ne peut être contestée par un Chrétien. S. Pierre nous enseigne, qu'on doit obéir, non seulement aux Rois, mais encore aux Chefs qu'ils envoient : *Sive Regi, quasi præcellenti, sive Ducibus, tanquam ab eo missis.* (I PET. 2.) S. Paul nous montre tout agent de l'autorité comme étant ministre de la justice divine pour réprimer l'audace des méchans : *Dei enim minister est : vindex in iram ei qui malum agit.* (ROM. 13.) Et cet Apôtre nous fait un devoir de leur obéir, non seulement par crainte, mais encore par motif de conscience : *Non tantum propter iram, sed etiam propter conscientiam.* (IBID.)

C'est donc une maxime certaine qu'on doit l'obéissance à tout Officier, dépositaire de l'autorité du Prince. De l'insubordination naît la confusion, fléau destructeur des Empires.

D. *D'après les principes établis, on leur doit l'obéissance ; mais leur doit-on aussi la vérité ?*

R. La vérité est inséparable de l'obéissance. Celui qui trompe un Supérieur, par là même désobéit. Le Citoyen doit donc dire la vérité, étant juridiquement interrogé par le Magistrat : le Soldat doit la dire, lorsqu'il est interrogé par son Officier. Tous enfin doivent dire la vérité, quand il s'agit d'instruire les agens de l'autorité sur des faits dont ils ont droit de connoître.



## CHAP. V.

*De l'Acquit des Charges Publiques.*

D. *N'y a-t-il pas des charges à supporter dans l'Etat ?*

R. La Patrie est une mère, les Citoyens sont ses enfans, élevés et conservés dans son sein. Par un retour nécessaire, ils doivent fournir à ses besoins et à sa défense : ils sont donc obligés de lui prêter le secours de leurs personnes et de leur fortunes : de leurs personnes, pour la défendre au dedans et au dehors : de leurs fortunes, pour fournir aux frais que ses besoins, que sa conservation et sa défense exigent. Nul ne milite à ses dépens, et ceux qui ne militent pas, doivent aider de leur fonds ceux qui travaillent pour la cause commune, afin que tous les membres concourent proportionnellement à la conservation du corps politique : par où l'on voit que, dans un Etat, il y a nécessairement des charges à supporter.

D. *Quelles sont ces différentes charges que l'on doit supporter dans un Etat ?*

R. Les seules dont nous occuperons ici sont, la Milice et les Imôts. Elles portent nécessairement sur le peuple, c'est-à-dire, sur tous les sujets de l'Etat. Le



peuple en effet doit fournir des hommes pour entretenir les armées : car il est impossible à un Etat de subsister sans armées et sans forces ; autrement il seroit au dedans le jouët des agitateurs, et au dehors la proie du premier usurpateur, qui viendrait le soumettre à son gré et lui dicter des Loix : d'un autre côté, il est impossible à l'Etat d'avoir des armées et des forces, si le peuple, qui en forme le corps, ne lui fournit des hommes : il doit donc supporter cette premiere charge publique. La seconde découle du même principe : l'Etat est obligé d'entretenir les hommes qui composent ses armées : or étant pour defendre les personnes et les propriétés de tous, ils doivent être à la charge de tous : tous par conséquent doivent concourir, par l'acquit des impôts, à payer cette dette incontestable. Ce ne seroit pas assez de remplir cet objet ; le peuple doit de plus fournir aux dépenses qu'exige le maintien de la chose publique. Tous sont membres de la Société ; mais tous ces membres ne forment qu'un corps. Or tout corps ne se soutenant, et ne se conservant que par le secours de tous ses membres, il suit, que, dans un Etat, quiconque en est membre, doit aider et concourir à sa conservation, lorsqu'il en est requis par le Souverain, qui en est la tête.

*D. De quelle manière le peuple est-il obligé de remplir la premiere charge personnelle, qui est la milice ?*

*R.* Il peut la remplir de trois manières ; 1°. en s'enrôlant de son propre gré pour servir dans les armées ; 2°. en subissant la loi du sort ; 3°. en marchant à l'ordre du Souverain, qui demande, et leve des hommes de telle profession, de tel art, de telle taille, ou de tel âge.

*D. Comment peut-on prouver cette obligation du peuple envers l'Etat ?*

*R.* On peut aisément la prouver par l'exemple de toutes les Nations connues, tant anciennes que moder-

nes : toutes, sans exception, ont eu leurs soldats et leurs armées. On sait que, chez les Perses, les Grecs et les Romains, l'obligation de servir personnellement la Patrie étoit sacrée, et on ne peut douter que la profession militaire ne soit dans l'ordre de la Providence. On voit dans les Livres Saints, que Dieu se déclara quelquefois, d'une manière frappante, protecteur de ces courageux guerriers, qui marcherent à la tête de son peuple, en implorant son assistance. Tantôt il envoya des Anges qui précédoient les Juifs dans la bataille, protégeoient leurs Chefs, foudroyoient leurs ennemis, et répandoient au milieu d'eux la confusion et le désordre : *Ducatum Judæis præstantes... in adversarios autem tela et fulmina jaciebant, ex quo & cæcitate confusi, & repleti perturbatione, cadebant.* (2. MACH. 1.) Tantôt il envoya son Ange qui, dans une seule nuit, frappa de mort cent-quatre-vingt-mille hommes de l'armée de Sennachérib. (4. REG. 19.) S. Paul faisant un éloge accompli des Gedéon, des Barac, des Samson, des Jephté, de David, qui, animé de la foi la plus vive, montrèrent un courage invincible, pour défendre leur Religion, leurs foyers et leur Patrie, nous prouve le cas qu'il faisoit de l'amour du bien public. Les premiers Chrétiens se conduisirent toujours conformément à ces principes. " Nous sommes, disoient-ils par la bouche de Tertullien, dans une Apologie, présentée au Sénat et aux Magistrats, nous sommes, comme tous les autres Citoyens, dans les exercices ordinaires : nous labourons, nous naviguons, nous faisons la guerre avec vous. " " J'ai été sept-fois à la guerre, disoit S. Jules aux Magistrats, dans le tems de son martyre, et je n'ai jamais résisté aux Puissances, ni reculé dans les combats, et je m'y suis mêlé aussi avant que mes compagnons ; mais si j'ai été si fidèle dans de tels combats, croyez-vous que je le sois moins dans celui-ci, qui est bien d'une autre importance. " (ACT JUL. AVERT. 5 AUX PROT.) Enfin la Legion Thebaine fournit un exemple à jamais mémorable, qui prouve que,

dans les premiers tems du Christianisme, comme aujourd'hui on se faisoit un devoir de servir la Patrie.\*

D. *Est-il permis de se faire exempter de cette charge publique ?*

R. Ceux que les Loix et le Monarque en exemptent, peuvent licitement profiter de ces exemptions, qui doivent toujours avoir pour objet l'utilité publique ; mais hors ce cas, on ne peut se faire exempter sur de faux exposés, ni à l'aide de la faveur. On doit être surpris de voir des hommes de probité d'ailleurs, se prêter à des injustices de cette nature : les agens de l'autorité royale préposés pour faire des levées d'hommes, sont obligés en conscience de repousser des sollicitations de ce genre avec indignation.

D. *La seconde charge, c'est-à-dire, l'obligation de payer les impôts, est-elle aussi réelle que la première ?*

R. Oui : l'Etat ne peut subsister sans une contribution commune, faite par tous et pour l'utilité de tous : Jesus-Christ commande expressément de payer le tribut à César. L'Apôtre S. Paul répète le même précepte ; “ payez, dit-il, le tribut à qui vous devez le tribut, et les impôts à qui vous devez les impôts.” *Cui tributum, tributum ; cui vectigal, vectigal.* (ROM. 13.) Les pre-

\* On fait le Martyre de cette Sainte Légion, où tant de braves soldats, que l'ennemi avoit toujours vus intrépides dans les combats à l'exemple de S. Maurice qui les commandoit, tendirent le col, comme des agneaux, à l'épée du persécuteur. O Empereur, disoient-ils, *Nous sommes vos soldats ; mais nous sommes serviteurs de Dieu : nous vous devons le service militaire, mais nous lui devons l'innocence : nous sommes prêts à vous obéir, comme nous avons toujours fait, lorsque vous ne nous contraindrez pas de l'offencer. Pouvez-vous croire que nous puissions vous garder la foi, si nous en manquons à Dieu ? Notre premier serment a été prêté à J. C. et le second à vous : croyez-vous au second, si nous violons le premier.* (V. AVERT. AUX PRO.)



miers Chrétiens s'acquittoient de cette charge avec la probité, la droiture qui faisoit leur caractère distinctif, et déclaroient aux Empereurs Payens, sans crainte d'être démentis, qu'ils ne manquoient à rien, ni envers Dieu, ni envers l'Empereur et sa famille, et qu'ils payoient fidèlement les charges publiques, selon le commandement de J. C., "Rendez à César ce qui est à César." (ATHENAG. LEGAT. PRO CHRIST.)

*D. Cette obligation ne doit-elle pas être proportionnellement égale, et le poids des impôts ne doit-il pas peser sur chacun, à raison de ses facultés ?*

*R.* Rien n'est plus équitable, et la justice distributive exige, que celui qui a plus, paye davantage, et que celui qui a moins, ne paye qu'en raison de ses moyens. C'étoit un des motifs pour lequel, sous les regnes précédens, le jet de la taille se faisoit tous les ans, afin de varier l'imposition de chaque particulier, selon le changement qui se trouvoit dans sa fortune.\*

*D. Selon vous, le poids des impôts doit peser sur chacun, en raison de ses facultés. Or ce principe si juste n'est pas suivi dans la pratique.*

*R.* Ce vice ne peut être imputé ni au Roi, ni à la forme du Gouvernement : l'un et l'autre réclament contre cet abus. L'intention du Roi et le vœu de Loix est, que chacun ne porte de l'impôt, que le juste poids qu'il doit porter. L'injustice qui peut se trouver dans ce genre d'administration vient, ou de la foiblesse, ou de l'impéritie, ou de la mauvaise volonté, trop souvent vindicative, de ceux qui président à la répartition des

\* En France, le Clergé n'étoit pas sujet à la taille, il est vrai : mais il acquittoit sa redevance d'une autre manière. Par ses décimes, il payoit, de l'aveu de M. Necker lui-même, plus, en proportion, que les autres Corps de l'Etat. De plus, tout fermier, qui faisoit valoir des biens Ecclésiastiques, payoit la taille en raison de son faire-valoir.

impôts : ils sont responsables devant Dieu, s'ils n'ont pas employé les moyens convenables pour empêcher ces injustices.

D. *Que doit faire le particulier qui se trouve grevé outre mesure ?*

R. Sa position devient embarrassante, parceque le Gouvernement ne peut sans l'examen le plus sérieux, faire droit sur les requêtes des plaignans, vû que ceux qui sont le moins lésés jettent souvent les plus hauts cris : cependant il peut recourir aux agens supérieurs, leur porter sa plainte, exposer le juste état de sa cause, et obtenir par ce moyen une décharge proportionnée. Cette partie de l'administration, facile, si tous les hommes étoient justes, est peut-être une des plus difficiles dans la pratique : les ménagemens politiques, les animosités domestiques, les intérêts particuliers, les passions humaines, en un mot, entravent tous les jours les règles de la justice. Dans tous les Gouvernemens il se trouve des abus sur ce point : il est impossible à l'autorité d'y remédier : le remède ne peut venir que du peuple. Les abus disparoîtroient, si tous les citoyens se rendoient réciproquement la justice qu'ils se doivent, et qu'ils doivent à l'Etat. Il est permis de former des vœux pour un changement si desirable : mais en attendant que le Ciel les exauce, nous pouvons terminer cet article en disant avec Tacite : "*Que partout où il y aura des hommes, il y aura des défauts. Vitia erunt, donec homines.*"



## CHAP. VI.

*De la Subordination sociale.*

D. *Qu'est-ce que la Subordination sociale ?*

R. La Subordination sociale est la soumission aux Loix, que l'harmonie générale et l'utilité commune de la société impose à tous les membres qui en font partie, pour leur avantage mutuel.

D. *A quelle époque faites-vous remonter l'origine des Sociétés ?*

R. Elle se perd dans la nuit des tems. Les livres de Moÿse, les plus anciens qui existent au monde, nous montrent les hommes, même avant la Loi écrite, vivant déjà en société réglée : ils avoient leurs Rois, leurs Prêtres, leurs serviteurs ; et on voyoit exister parmi eux des loix, des usages et des coutumes. Abimélech étoit Roi de Gérara : Melchisédech, Prêtre du Dieu vivant, étoit Roi de Salem. Ils connoissoient des loix pour les mariages ; ils admettoient des droits d'ainesse parmi leurs enfans, ainsi que le prouve l'exemple de Jacob et d'Esaü : enfin ils avoient des coutumes pour la conservation de leurs propriétés, et ils les acquéroient ou les aliénoient, ainsi qu'on le voit par la conduite d'Abraham, dans l'acquisition qu'il fit d'un droit de sépulture pour Sara son Epouse et pour lui, dans la propriété d'Éphron fils de Séor. L'histoire du



Patriarche Joseph nous fait voir les Egyptiens vivans en société sous un Roi, comme on y vit aujourd'hui ; et il n'y a nul doute que l'origine des Sociétés ne remonte jusqu'au berceau du genre humain.

D. *Qui a pu déterminer les hommes à vivre en Société ?*

R. Leurs besoins mutuels et l'intention du Créateur. Qu'on lise la Genèse, on verra les sociétés se former et les hommes contracter des rapports réciproques dans la même proportion, que le genre humain se multiplie. " Il n'y a que la société et ce commerce de bienfaits, *dit Sénèque, liv. 4. c. 118.* qui rendent la vie commode, et qui nous mettent en état de nous défendre contre les insultes et les invasions imprévues. Quel seroit le sort du genre humain, si chacun vivoit à part ? Autant d'hommes, autant de victimes pour les animaux, un sang fort aisé à répandre, nulle défense, en un mot, la foiblesse même.... Les forces qui lui manquent quand il se trouve seul, il les trouve avec ses semblables. La nature, pour le dédommager, lui a donné deux choses qui lui rend la supériorité sur les animaux, je veux dire, la raison et la sociabilité, par où celui qui ne pouvoit résister à personne devient tout. La société lui donne l'empire sur les autres animaux ; la société fait que, non content de l'élément où il est né, il étend son domaine sur la mer. C'est la même union qui lui fournit les remèdes dans ses maladies, des secours dans sa vieillesse, du soulagement à ses douleurs, à ses chagrins. C'est elle qui le met, pour ainsi dire, en état de braver la fortune. Otez la sociabilité, vous détruisez l'union du genre humain, d'où dépend la conservation et le bonheur de la vie." Tels étoient les sentimens de Sénèque sur la Société.

Dieu a donné à l'homme une constitution physique, des facultés et des talens qui demandent sensiblement cet état. Sa constitution physique l'exposeroit à périr à chaque instant par la maladie et mille accidens fâcheux, s'il étoit à vivre seul. La faculté de la parole,

qui, hors de la société, est de nul usage, montre qu'il est destiné pour cette fin ; et les talens que la nature a voulu partager et distribuer différemment, en donnant aux uns une aptitude à faire certaines choses, qui sont comme impossibles à d'autres, tandis que ceux-ci, à leur tour, ont une industrie qu'elle a refusée aux premiers, sont des indices manifestes de la destination de l'homme pour la société. Si leurs besoins naturels les font dépendre les uns des autres, les différens talens qui les rendent propres à s'aider mutuellement, les attachent et les unissent. Pour assurer leur tranquillité et leur bonheur, il ne faut plus qu'une subordination judiciaire, qu'une soumission sage aux loix générales et particulières de la société.

*D. Quelles sont les Loix générales et particulières de la Société, auxquelles vous voulez soumettre les hommes ?*

*R.* Les voici : 1°. Ils ne doivent jamais chercher leur avantage particulier au préjudice du bien public, qui doit faire la règle suprême de leur conduite. Les Payens mêmes ont aperçu la sagesse et la nécessité de ce principe. " Nous devons tous, dit Cicéron, entrer dans les desseins de la Nature, et suivre notre destination, en contribuant, chacun du sien, pour l'utilité commune, par un commerce réciproque et perpétuel de services et de bons offices, n'étant pas moins empressés à donner qu'à recevoir, en employant non seulement nos soins et notre industrie, mais nos biens mêmes à ferrer de plus en plus les nœuds de la société humaine." Long-tems avant Cicéron, Platon avoit dit que les hommes n'étoient pas nés pour eux-mêmes, mais pour leur Patrie : et c'étoit une maxime des Stoïciens, que si les productions de la nature étoient pour les hommes, les hommes étoient nés les uns pour les autres, c'est-à-dire, pour s'entr'aider et se faire du bien mutuellement.

2°. L'esprit de Sociabilité doit être universel, ou doit s'étendre à tous les hommes. En effet, la Société humaine embrasse tous les individus avec lesquels on

peut avoir commerce, puisqu'elle est fondée sur les relations qu'ils ont tous ensemble, en conséquence de leur nature, de leur état et de leurs besoins.

3°. Il faut rendre à tous le degré d'estime, d'honneur et de soumission qui leur appartient selon leur état, leur rang et le poste qu'ils occupent dans la Société. Qu'on cesse de les honorer et de leur être soumis, leur autorité ne sera plus qu'un vain fantôme ; ils deviendront sans puissance et sans force, et bientôt on ne verra plus, ni police dans les Etats, ni harmonie dans les conditions, ni ordre dans les familles. " C'est par la seule autorité du Gouvernement, *dit M. Bossuet*, que l'union est établie parmi les hommes.... lorsque chacun, renonçant à sa volonté, la transporte et la réunit à celle du Prince et des Magistrats.... il affermit celle-ci au préjudice de la sienne. On y gagne : car on trouve dans la personne de ce Suprême Magistrat plus de force, qu'on n'en a quitté pour l'autorité, puisqu'on y trouve la force de la Nation toute enière. " (POLIT. liv. I. art. 3.)

" Que l'autorité cesse, *dit encore le grand Evêque de Meaux*, tout sera en confusion, comme l'univers entier tomberoit à chaque instant dans le néant, si la Puissance divine cessoit de le soutenir. " Qu'on réfléchisse en effet, et on verra que le Père à la tête de sa famille, le Magistrat à la tête de sa ville, le Roi à la tête de l'Etat, sont comme des ressorts, qui, dans leurs places respectives, remuent et mettent dans une sage activité les différentes parties de la machine politique et sociale, pour le bien commun de tous ceux qui en forment l'ensemble. C'est par leur ministère que tous les membres de la Société éloignent tout ce qui leur est nuisible, approchent ce qui leur est utile, et jouissent de ces avantages qu'ils ne pourroient se procurer, s'ils étoient abandonnés à eux-mêmes, et réduits à vivre seuls. Nous avons donc eu raison de dire qu'on doit rendre à chacun le degré d'estime, d'honneur et de soumission qui lui est dû selon son état, son rang et le poste qu'il occupe.



L'Apôtre lui-même a consacré ces maximes : il fait un devoir à tous d'aimer leurs semblables, de rendre à chacun ce qu'ils lui doivent, de craindre celui qu'il faut craindre, et de ne jamais refuser l'honneur à qui l'honneur est dû : *Reddite ergo omnibus debita.... cui timorem, timorem, cui honorem, honorem.* Il veut que les Chrétiens ne soient redevables en rien, et ne manquent conséquemment à personne. *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis.* (ROM. 13.) La seule dette qu'il consent de laisser subsister en eux, est l'honorable dette de la Charité fraternelle, qui doit toujours renaître dans le cœur du Chrétien, quelque soit l'acquit journalier qu'il en puisse faire ; parceque, selon le grand commandement de J. C., le vrai disciple de l'Evangile ne peut vivre un instant exempt du précepte de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain.

D. Ces principes, tout lumineux qu'ils paroissent, ne gênent-ils point au fond la vraie liberté de l'homme ?

R. Ils gênent seulement le libertinage et la licence, si funestes aux familles, à la société et à l'Etat ; mais ils assurent à l'homme sa véritable liberté et son bonheur. Que chacun prenne l'amour du bien commun pour sa règle suprême, qu'il soit social envers et avec tous les hommes, qu'il rende à son prochain ce degré d'honneur, d'estime et de soumission qui lui est dû ; dès ce moment les vices anti-sociaux disparaîtront, pour faire place aux vertus les plus douces, les plus utiles et les plus belles.

En effet, 1°. que chacun porte toujours en son cœur l'amour sincère du bien commun, dès lors plus de factions, plus de séditions, plus de révoltes : que chacun ait pour objet le bien commun, dès lors plus de perfidies, plus de trahisons, plus de dilapidations de la chose publique : tous au contraire s'empresseront de concourir au bien général de l'Etat. 2°. Que l'on soit social envers et avec tous les hommes, dès lors plus de dureté, plus d'inhumanité, plus de violence, plus d'in-

justice : tous seront doux, affables, honnêtes : et la société jouissant de tous ses droits, de tous ses charmes, fera de la Patrie un séjour de délices. 3°. Enfin, que l'on rende à chacun ce degré d'honneur, d'estime et de soumission que lui est dû, Rois, Princes, Magistrats, Militaires, hommes publics, et généralement parlant, tous les agens de la société, opéreront le bien avec aisance, feront regner les loix, protégeront les propriétés et les personnes, et mettront les individus dans l'heureuse position de jouir librement de leur existence la plus paisible et la plus agréable. Les individus, à leur tour, religieusement soumis aux agens supérieurs, feront le bonheur et la gloire de ceux qui gouvernent : par ce moyen, la tranquillité publique fera dès ce monde la douce récompense de la fidélité à ses devoirs.





## CHAP. VII.

*De la Subordination individuelle.*

D. *Qu'est-ce que la Subordination individuelle ?*

R. La Subordination individuelle ou personnelle, telle que nous la prenons ici, est la soumission de chaque particulier aux loix qui sont relatives à sa personne, son état et son rang. Il n'existe point d'homme sans rapports directs ou indirects, prochains ou éloignés : or, ces rapports différens nous imposent à tous des obligations propres, des devoirs personnels. Les méconnoître, c'est un crime ; les observer, c'est un acte de vertu. L'objet de la Subordination individuelle, est de porter chaque particulier à les remplir avec cette impartiale exactitude, qui fait le caractère de l'homme de bien.

D. *Ne sembleroit-il pas, qu'après avoir exigé la Subordination sociale, on pourroit se dispenser d'exiger cette autre espèce de Subordination que vous appelez individuelle ou personnelle ?*

R. La Subordination sociale, quoique nécessaire, ne fauroit suffire, vû qu'elle est trop générale, et ne touche pas les individus d'assez près : il faut de plus une application spéciale de ces principes aux différentes personnes, selon leur position et leur état. Chacun alors se les appliquant d'une manière particulière, et les pratiquant avec fidélité, il en résulte un ensemble qui forme une société régulière et complète.



D. *Qu'exigez-vous de chaque particulier pour le trouver irréprochable du côté de cette espèce de Subordination que vous nommez individuelle ?*

R. Il faut qu'il se montre attentif à remplir avec exactitude les différentes obligations qui lui sont propres et personnelles, non point par un motif de politique humaine, non point pour garder les dehors imposans de l'apparence ; mais par religion, par vertu, et toujours dans la vue de s'acquitter non seulement envers Dieu, mais encore envers les hommes. C'est ce que S. Paul nous insinue par ces paroles : *Providentes bonam non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus.* (ROM. 12.) Quiconque examine l'Evangile de près, y trouve cette espèce de subordination, inculquée en mille endroits. Ce Livre Sacré développe les devoirs des enfans envers leurs pères, des pères envers leurs enfans, des maris envers leurs femmes, des femmes envers leurs maris, des serviteurs envers leurs maîtres, des maîtres envers leurs serviteurs, &c. il avertit les Rois et les Sujets, les Prêtres et les Peuples, les Magistrats et les Citoyens, les Officiers et les Soldats, les hommes de toutes les classes, de remplir avec exactitude leurs obligations personnelles, les devoirs de leur Etat. A l'observation fidèle de ce salutaire avertissement est attachée la récompense, comme à sa transgression est attaché le châtimement : preuve évidente, que la subordination personnelle est de précepte, et non pas de simple conseil.

D. *La croyez-vous si nécessaire à l'ordre social, que la Religion ait dû s'en occuper ?*

R. Les Payens eux-mêmes en ont reconnu la nécessité. Ecoutons les réflexions de Dion-Craffus raisonnant sur cet article : " Pour moi, dit il, je ne crois pas qu'il soit convenable de voir un homme en place, le Magistrat d'une ville, céder à ceux qui lui sont soumis, ni qu'on puisse sauver la chose publique, lorsque l'on voit que

ceux qui doivent obéir veulent s'emparer du commandement. " *Ego verò neque decorum existimo ut Rector civitatis subditis cedat, neque spem esse ad salutem, si quod parere positum est, velit imperare.* " En effet, continue-t-il, quel ordre peut exister dans une famille, si les jeunes gens méprisent les anciens ? Quelle espérance de guérison peuvent avoir les malades, s'ils rejettent les avis du médecin ? Et quel moyen peut avoir l'équipage d'éviter le naufrage, si les matelots refusent d'obéir au Pilote ? " *Cogitate enim quis futurus sit ordo in familiâ, si à junioribus senes spernantur ? Unde sanitas ægrotantibus, si non per omnia medicis pareant ? Quid tuti navigantibus, si plebs nautica gubernantium jussa contemnat ?* Or il en est ainsi de la Société entière, si la subordination n'y est pas gardée. Voulant prévenir ce désordre, la nature a statué comme une chose indispensable et nécessaire parmi les hommes, que les uns fussent pour commander et les autres pour obéir : *Natura quippe id necessarium & hominibus salutare, ut alii quidem imperent, alii verò pareant.* C'est donc une Loi, selon ce docteur Payen, c'est donc un ordre de la nature, que chacun soit à sa place, ceux-ci pour commander, ceux-là pour obéir.

La Religion commande cette subordination, et il est nécessaire qu'elle le fasse. Il est en effet un grand nombre d'actes domestiques et privés que les Loix humaines n'atteignent pas, puisqu'elles ne sauroient punir que les fautes extérieures et publiques. La Religion plus active, plus forte, plus pénétrante, suit, atteint et frappe l'homme jusques dans l'intérieur de sa maison, jusqu'au sein de sa famille, jusqu'au fond de sa conscience ; et si elle le trouve coupable de la plus secrète infraction, l'accuse, le juge et le condamne au tribunal de ce censeur incorruptible. Elle voit tout, rien ne peut échapper à son œil vigilant ; et c'est avec bien de la justice, que l'Apôtre a dit d'elle : " La parole de Dieu est vivante et efficace, et elle perce plus qu'une épée à deux tranchans : elle entre et pénètre jusques dans les replis de l'âme et de l'esprit ;... et elle démêle les pensées et les

mouvemens du cœur. ” *Vivus enim est sermo Dei, & efficac, & penetrabilior omni gladio ancipiti: & pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritûs;.... et discretor cogitationum & intentionum cordis.* ” (HEB. c. 4.) La Religion défend, non seulement, de parler défavantageusement du Prince, et de tous ceux qui ont en main l'autorité ; mais même d'en former des jugemens défavorables dans sa pensée. *Diis non detrahes, & Principi populi tui non maledices.* (EXOD. 22.) *In cogitatione tuâ Regi non detrahas.* (ECGL. 10.) “ Ainsi, dit M. Bossuet, la Couronne des Princes est hors d'atteinte : la Religion leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous, et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien, et c'est le fondement le plus assuré de la tranquillité publique. ” (SERM., sur l'Unité de l'Eglise.)

D. *Que faudroit-il penser d'un homme qui refuseroit de porter le joug de cette salutaire subordination, & d'en suivre les règles ?*

R. Il faudroit penser que ce seroit un homme hors du chemin du salut, puisqu'il méconnoîtroit la voix de la nature et de la Religion ; un véritable enfant de Bélial, qui ne voudroit pas obéir au Seigneur, auteur de toute subordination ; un homme, en un mot, que les gens de bien ne devroient connoître, que pour éviter sa société et sa présence.





## CONCLUSION.

---

ON a vu que la Constitution du Christianisme fait à tous ses membres un devoir essentiel de l'obéissance aux Rois, aux Magistrats, et généralement à tous ceux qui sont revêtus de l'autorité du Prince. J. C. et les Apôtres nous enseignèrent en effet de la manière la plus positive et la plus formelle, que toute puissance vient de Dieu : *Non est potestas, nisi à Deo.* Nous avons vu, que les Catholiques de tous les lieux, comme de tous les siècles, ont toujours pris ce principe dans un sens strict et rigoureux, et qu'ils ont mis le vice de l'indocilité et de l'indépendance au rang des vices les plus inexcusables. Les loix divines sur cet article sont donc parfaitement d'accord avec les loix

civiles. Mais si nous réfléchissons mûrement sur la nature et l'esprit de la vie sociale, nous découvrirons un autre genre de subordination, de dépendance, dont la police des Etats ne pouvoit s'occuper, parceque cette police toute humaine ne peut agir que sur les actes extérieurs, et qu'il n'y a que la Religion seule qui voyant tout, discernant tout, peut régler, diriger jusqu'aux actes secrets, jusqu'aux mouvemens intérieurs de l'homme. Mais si les loix civiles ne l'ordonnent pas par impuissance, elles la sollicitent et la demandent par justice : et l'Evangile, plus efficace et plus puissant, en fait à tous ses disciples une obligation réelle, un devoir indispensable. On comprend sans peine que nous parlons ici, tant de la subordination sociale, que de la subordination individuelle et personnelle.

On appercevra au premier coup d'œil que notre sujet auroit demandé un développement bien plus grand ; mais nous croyons être arrivés à notre but. Nous nous sommes proposés uniquement de donner un sommaire de principes, capables de faire appercevoir au grand nombre, que les droits de l'Autel et du Trône sont des droits sacrés, émanés de l'autorité divine. Or il nous semble que nous avons suffisamment rempli cet objet. Si le peuple veut réfléchir un instant sur la nature de ces principes invariables, que nous avons puisés dans les Saintes Ecritures, la Tradition et le consentement unanime de nos Pères, il verra qu'il ne peut, ni toucher à l'Autel, ni ébranler le Trône, sans porter à la

Société les plus violentes et les plus terribles secouffes, et fans la précipiter dans un abyme de misères ; parce-qu'il dérange alors cette belle harmonie dont Dieu seul est l'Auteur et la source. Ne rejettons que sur nous-mêmes les malheurs que nous éprouvons : c'est à l'oubli et au mépris des saintes et inviolables maximes que nous venons d'exposer, qu'ils doivent être imputés. Il n'est pas possible à l'homme sensé de s'y méprendre. La pernicieuse lecture de tant d'écrits impies, remplis de paradoxes subversifs de toute Religion et de toute Autorité, ouvrages qui, depuis un demi-siècle, circuloient d'une extrémité du Royaume à l'autre, a séduit les esprits et dépravé les cœurs. Le mépris du Roi, la haine de l'Eglise et de ses Ministres, l'amour de la licence, le libertinage le plus affreux en ont été les suites lamentables. Enfin le moment fatal est arrivé, où le Seigneur, irrité de tant d'excès, nous a livrés à nous-mêmes. Les passions humaines se sont débandées avec fureur, l'explosion s'est faite, et l'Europe entière en a senti la secouffe. Le peuple égaré par ses flatteurs, et, dans ses égaremens, moins agité que fustieux, a rejeté J. C. la veille, et le lendemain a réprouvé César. Depuis cette funeste époque, tout n'a plus été dans ce malheureux Royaume, que trouble, anarchie, horreur et confusion. Au lieu de saisir la Liberté, on s'est jetté dans l'Esclavage, et on ne s'est réservé que des regrets, des soupirs et des larmes.

Nous ne connoissons qu'un moyen d'arrêter les fléaux qui nous accablent, c'est de recourir à Dieu dont nous



avons provoqué le courroux, d'implorer humblement sa clémence, de le conjurer de retenir la bride de nos passions, qu'il lui a suffi de lâcher pour nous punir, de le supplier de nous rendre notre Roi, nos Temples et nos Autels. " Prions donc tous ensemble.....que ce qui doit finir, finisse bientôt..... Songeons au malheur des Peuples qui ayant rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux, et ne voyent plus dans leur Religion que la confusion de l'Enfer, et l'horreur de la Mort. Fuyons ces esprits libertins, qui, sans favoir ni la Religion, ni ses fondemens, ni son origine, ni sa suite *blasphèment ce qu'ils ignorent, & se corrompent dans ce qu'ils savent. Nuées sans eau*, dit l'Apôtre S. Jude, Docteurs sans doctrine, qui, pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées : *Arbres deux-fois morts & déracinés* ; morts premièrement, parcequ'ils ont perdu la Charité, mais doublement morts, parcequ'ils ont perdu la Foi ; et entièrement *déracinés*, puisque déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Eglise par aucunes fibres : *Astres errans*, qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître. Opposons à ces esprits légers, et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos Traditions, où tous les siècles passés sont renfermés, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses. Marchons dans les sentiers de nos Pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne Foi." (BOSSUET, SERM. sur l'Unité de l'Eglise.)

“ Puissent ceux qui se sont montrés fidèles parmi vous, rester solidement affermis dans la Foi, et ceux qui sont tombés, se relever de leur chute ! C’est là surtout la grâce que nous demandons à Dieu. Nous le supplions, nous le conjurons, et pour nous servir de l’expression de l’Apôtre aux premiers Chrétiens d’Ephèse, (CAP. 3) nous fléchissons nos genoux devant le Père de N. S. J. C. afin que selon les richesses de sa gloire, il fortifie en vous l’homme intérieur par la vertu de l’Esprit Saint, qu’il fasse habiter par sa Foi J. C. dans vos cœurs, et que vous soyez tous fondés et enracinés dans la Charité.” *Ut det vobis secundum divitias gloriæ suæ, virtute corroborari per spiritum ejus in cordibus vestris, in Charitate radicati et fundati.* (BREF DE PIE VI. 19 MARS 1792.)

Tels sont les vœux du Souverain Pontife, du Vicaire de J. C. sur la terre. Tels furent les derniers vœux de Louis XVI. mourant innocent sur l’échaffaud. Tels sont enfin, Peuple infortuné, les vœux, qu’unis d’esprit et de cœur à ces deux illustres Chefs de l’Eglise et de l’Etat, vos Pasteurs, injustement exilés pour la défense de la Foi, ne cessent d’adresser au Ciel pour votre salut.



**FIN.**

# T A B L E

## PREMIERE PARTIE.

### SUR LES DROITS DE L'AUTEL.

	PAGE
<i>Preface,</i>	iii
<i>Chapitre I. De l'Eglise,</i>	I
—— <i>II. Du Souverain Pontife,</i>	12
—— <i>III. Des Evêques,</i>	17
—— <i>IV. Des Curés,</i>	20
—— <i>V. De l'Institution Canonique des Evêques,</i>	25
—— <i>VI. De l'Institution Canonique des Curés,</i>	30
—— <i>VII. De l'Installation des Evêques et des Curés Intrus,</i>	34
—— <i>VIII. De la Conduite du Clergé de France à l'égard du Serment,</i>	41
—— <i>IX. De la Conduite que devoit tenir le Peuple en France, voyant que le Clergé rejettoit le Serment comme illicite et sacrilège,</i>	46
—— <i>X. De la Conduite que doit tenir maintenant le Peuple de France pour sortir de l'erreur,</i>	51
—— <i>XI. De l'Objet du Ministère Evangelique,</i>	57
<i>Conclusion de la première partie,</i>	61



## SECONDE PARTIE.

## SUR LE TRONE.

	PAGE
<i>Chapitre I.<sup>er</sup> Du Roi,</i> - - - - -	67
—— II. <i>Des Prérrogatives, Devoirs et Droits de la Royauté,</i> - - - - -	74
—— III. <i>De la Soumission des Peuples envers les Rois,</i> - - - - -	83
[—— IV. <i>De l'Obéissance due aux Agens du Roi,</i>	88
—— V. <i>De l'Acquit des Charges Publiques,</i>	90
—— VI. <i>De la Subordination sociale,</i> - - -	96
—— VII. <i>De la Subordination individuelle,</i>	102
<i>Conclusion,</i> - - - - -	106



AGE

67

74

83

88

90

96

102

106